LE COURRIER DE L'OUEST

Voyez ! J'ai des complets valant $10.,$12.et $15. que je vendrai à $7., $8. et $10. pour débarrasser.
Je veux vendre ces marchandises afin de faire de l'espace pour le stock d'automne.
Venez me voir pour votre chapeau d'automne.
S. F. MAYER

VOL. I — EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 6 SEPTEMBRE 1906 — No. 48

FAITS DIVERS

La révolution Russe

Les bombes

St-Petersbourg, 27 aout.—Un terrible attentat a été commis samedi après-midi contre M. Stolypine, premier ministre de Russie.

Les révolutionnaires ont lancé une bombe dans sa villa de l'île Aptekarsky, au cours d'une réception publique donnée par le premier Ministre. M. Stolypine a été légèrement blessé à la figure et au cou. Sa fille agée de 15 ans a été tuée. Vingt sept personnes ont été tuées et vingt quatre grièvement blessées.

Le comité central des Révolutionnaires vient de lancer un manifeste disant que le gouvernement ne changeait pas immédiatement de politique les attentats se multiplieraient et que les représentants du pouvoir seraient tués par centaines.

Le Tsar inaugure une politique avisée.

St-Petersbourg, 28 aout. — Par un ukase promulgué hier le Tsar cède à la Banque des Paysans 4,500,000 acres de terres pour être distribuées aux Moujiks. C'est le premier pas vers l'exécution du programme agraire par lequel le gouvernement espère gagner les paysans à sa cause.

La hâte avec laquelle cet ukase a été promulgué se manifeste par le fait qu'il a été gazetté avant que les méthodes et conditions de paiement qui seront imposés aux Paysans aient été définitivement arrêtés.

Ces méthodes et conditions seront fixées par le comité agraire.

L'ukase a été signée, samedi, jour de l'attentat contre Stolypine.

Les derniers arrangements pour conclure cette concession de la coucouronne seront determinés par le ministre des finances, de l'Agriculture et de la maison impériale.

Tous les projets devront d'abord être soumis à la sanction impériale.

Monténégro

Rome, 27. — Des ordonnances sévères viennent d'être dictées dans la principauté de Monténégro, dont le souverain est le père de la Reine d'Italie. Elles ont été dirigés contre les résidents ottomans. Les Turcs résidant dans la principauté sont maintenant astreints au service militaire, auquel jusque-là ils n'étaient pas obligés.

Une autre mesure qui a causé beaucoup de mécontentement est celle qui défend aux femmes turques de se montrer dans les rues couvertes d'un voile. Un grand nombre de Turcs se sont révoltés contre cet ordre qui les force à violer un des commandements de leur religion et se sont refugiés en Albanie. Le prince a ordonné la confiscation, au profit de l'état des biens des fugitifs malgré la protestation du gouvernement Turc.

Perse

Londres, 28 Aout. — Une dépêche de Téhéran au *Daily Mail* annonce que la situation en Perse devient de plus en plus critique. L'organisation générale du Pays est en pleine débandade. Les provinces sont en proie à l'anarchie et pour comble d'infortune le trésor est vide. Tous les biens pouvant servir comme garantie aux débiteurs, sont hypothéqués. L'armée qui n'a pas reçu sa solde depuis des mois, se montre fort disposée à se mutiner.

Les seules troupes sur lesquelles on puisse compter consistent en une brigade de 500 cosaques russes.

Des troubles éclatent de toutes parts et ne peuvent être reprimés.

La cause des désordres réside en partie dans le désir du Mullah d'imiter les révolutionnaires russes et dans le fanatisme des musulmans qui voudraient prêter le serment d'allégéance au Sultan de Turquie chef suprême de la Religion Mahometante.

On croit généralement qu'une catastrophe est imminente et que la domination étrangère, sous quelque forme que ce soit, menace l'empire.

La dépêche dont il est parlé plus haut appelle l'attention anglaise sur les agissements de l'Allemagne. L'activité du cabinet de Berlin est très grande et tend a tirer partie de l'état des choses. L'occupation territoriale par les Allemands est peu probable cependant étant donné l'état d'esprit des hommes politiques germains, le gouvernement Anglais s'occupe énergiquement de trouver le moyen d'empêcher ou tout au moins de réduire les empiètements Allemands. Cette préoccupation est très fondée car la sécurité de l'empire des Indes serait sérieusement menacée par l'occupation allemande d'un point quelconque de la Perse.

D'autre part une dépêche au *Standard* venant de St-Petersboug dit que des renseignements dignes de foi annoncent que la santé du Shah de Perse est fort mauvaise et qu'une intervention internationale pourrait se produire à bref délai.

Espagne

Madrid, 28.—Un decret royal publié aujourd'hui retablit les formalités civile et supprime l'obligation pour les futurs époux de déclarer a qu'elle religion ils appartiennent.

Ce decret est directement opposé aux demandes du Nonce du Pape. Il a produit une impression profonde et amènera probablement une vive interpellation a la prochaine séance de la chambre des députés.

L'Insurrection Cubaine

Le gouvernement Cubain considérant l'insurrection comme définitivement vaincu vient de prendre une mesure clémence qui est de nature à concilier tous les esprits.

Le général Montalno agissant comme ministre de l'Intérieur, conformément aux désirs du Président Palma, a donné instruction aux fonctionnaires du gouvernement dans les provinces de Pinar del Rio, la Havane, Mabarzas et Santa Clara de permettre à tous les insurgés qui se repentiront de rentrer dans leurs familles, ils ne seront jamais inquiétés pour cause de rebellion.

Exception est faite pour ceux qui ont été pris les armes à la main par les soldats du gouvernement. Ordre est aussi donné aux fonctionnaires de capturer les chefs insurgés et de les garder prisonniers jusqu'à ce que le gouvernement décide s'il convient de les remettre en liberté, ou de les traduire devant le tribunal de la République. Cependant tous les chefs qui se soumettront et déposeront leurs armes volontairement pourront aussi rentrer dans leur famille.

La Havane, 28 août. — En attendant l'effet que produira l'offre d'amnistie faite par le président Palma, le gouvernement a cessé d'enrôler des volontaires pour combattre l'insurrection.

Le sénateur Dolz, chef des libéraux modérés, a déclaré, hier, en sortant d'une conférence avec le président Palma, que tous les chefs insurgés, a l'exception de Pino Guerro, étaient prêts à licencier leurs hommes, pourvu qu'on leur assure l'impunité.

On raconte que Pino Guerro est à la tête d'une armée nombreuse de partisans, mais son inactivité fait croire qu'il a simplement le désir de faire constater son influence sans avoir la ferme intention de faire une guerre réelle.

Ses menaces vaines de s'emparer de Pinar del Rio et de marcher ensuite sur la Havane lui a fait perdre un peu de son prestige auprès de ceux qui avaient des tendances à sympathiser avec la révolution et qui comptaient sur une plus grande audace de sa part.

L'appel à la paix fait par le président Palma a créé une bonne impression particulièrement chez les hommes d'affaires dont les intérêts sont sérieusement menacés par les désordres actuels.

Le fils du président s'est enrôlé comme volontaire pour aller combattre l'insurrection. On sait que sa fille s'est aussi enrôlée comme infirmière. Cette attitude des enfants du président a aussi produit un excellent effet.

Nouveaux clients

Les querelles qui l'an passé ont divisé la Chine et les Etats-Unis et plus encore la politique d'initiative du gouvernement Canadien porte ses fruits.

Les transactions commerciales entre la Chine et le Canada deviennent de plus en plus nombreuses.

Une commande de dix mille sacs de farine a été faite à la Calgary Milling Company, par une importante maison de Hong Kong.

Nul doute que cette commande sera suivie par de nombreuses autres dont beneficiera le Canada et plus particulièrement l'Alberta qui est le marché le plus rapproché du Pacifique et qui saura se recommander par la qualité supérieure de ses produits agricoles.

A noter aussi une commande de mille sacs de farine, émanant du Japon.

Cette commande, quoique de petite importance mérite d'être signalée car avant l'envoi de farine effectué par le gouvernement Canadien lors des la famine du Japon, on n'avait jamais signalé une transaction de ce genre.

FEUILLETON DU Courrier de l'Ouest

La Sarcelle Bleue

PAR René Bazin

No. 4

—M. Maldonne ?

=Dans la tourelle, au deuxième.

Claude se mit donc à grimper dans l'escalier tournante. Il courait presque, enjambant deux ou trois de ces marches basses, d'un grain si blanc et d'une pente si douce, faites pour un pied de châtelaine. Le bruit de ses pas, repercuté par l'écho à tous les étages *de cette cage légère*, avait une sonorité à réveiller M. Maldonne, si le bonhomme avait dormi. Mais M. Maldonne dormir ! Quelle idée ! A peine Claude eut-il ouvert la portre cintrée, au-dessus de laquelle pendait un écriteau : "Cabinet du conservateur" qu'il aperçut le naturaliste, devant *une table logée* dans l'épaisseur du mur, près de la fenêtre. M. Maldonne, assis, un scalpel *à la main, était* penché au-dessus d'une masse de plumes roussâtres. Autour de lui, dans la salle ronde voûtée en ogive, des tortues de mer, des scies de squales, un crocodile, deux ou trois singes, pièces fatiguées, attachées aux murs et, en belle lumière, près du vitrail, le seul objet *élégant* et *brillant* qui fût là : une aquarelle. Il se leva vivement, et, les paumes appuyées au bord aigu de *la planche*, sa tête maigre tournée vers l'étranger, la barbiche dardée en avant par le pincement des lèvres, parut demander : "Que voulez-vous ?"

—Monsieur, dit Claude, je crois que vous vous chargez de préparer,—il n'osa pas dire "d'empailler,"—même les *animaux qui ne sont pas destinés* au musée ?

—Certainement, monsieur.

—J'ai, cette après-midi, *tiré* un coup de carabine.

—En temps prohibé, dit M. Maldonne, en se rassayant.

—*Et j'ai tué ceci.*

Claude développa le papier, et se sentit rougir en constatant l'état lamentable du contenu, comprimé, bossué, maculé de sang, méconnaissable. Il tendit quand même l'objet à M. Maldonne, qui partit d'un éclat de rire sonore, pareille au cri des geais qui se poursuivent dans les bois de chênes.

—Encore un. Je l'aurais parié, l'écureuil commun, "sciurus vulgarus," et avec des avaries.

Il s'arrêta de rire, de peur de blesser son visiteur, et ajouta, avec un accent *ironique* dont la gaieté faillit gagner Claude :

Dites-moi, monsieur, le voulez-vous monté sur un cylindre percé, qui représente *son nid*, ou bien debout, l'épée à la main, dans l'attitude d'un duelliste, ou encore accroupi, là trompe de chasse en sautoir ? Ce sont les trois positions préférées des amateurs de la ville.

—Mon Dieu ! fit Claude en hésitant, *—car l'idée du nid lui était venue,—* comment le poseriez-vous donc, vous, monsieur ?

Les yeux de M. Maldonne lancèrent une *flamme*.

—D'abord, dit-il, ni lui ni ses pareils ne valent la peine d'être montés ; mais si j'entreprenais de le faire, je camperais la bête *comme elle est à l'état sauvage*. monsieur : je la saisirais, par exemple, au moment où elle vient de bondir sur un arbre, et se sauve... passez-le moi... tenez, comme ceci, la tête tournée de côté, l'œil grand ouvert, le corps aplati contre le tronc, une cuisse allongée ; ou bien quand *elle saute à* terre pour y ramasser une faîne, le museau baissé alors, le corps en arc, la *queue en arc, un petit pont rouge à* deux arches, et, si vous le préfériez au repos, je l'endormirais sur la fourche d'un frêne, *les yeux* mi-clos, mais l'oreille droite. Voilà, monsienr ce qui serait de l'art.

—Je sais répondit Claude timidement, que vous êtes un artiste, monsieur, et je suis confus de vous confier une besogne aussi peu digne de vous.

M. Maldonne jeta l'écureuil sur la *table.*

—Bah ! dit-il avec un soupir, il le faut bien. La pie, le geai, la huppe et martin-pêcheur des familles, la hure *de sanglier et le bois de chevreuil* des chasseurs, c'est, avec l'écureuil, le menu quotidien. Je me dédommage avec les pièces rares.

—Vous avez, en effet une fort belle collection.

—Tous les oiseaux du département.

—Sans exception ?

L'ornithologiste eut un mouvement de surprise, quelque chose d'inquiet passa dans son regard.

—*En connaîtriez-vous une, par hasard ?*

—Mon Dieu, monsieur...

—*Mais citez-la*, je vous prie, citez-moi un oiseau du pays qu'on ne trouve pas, soit au musée, soit chez moi.

Claude tressauta. Il se sentait en plein sur la voie qu'il cherchait. S'il parvenait à tomber juste sur un de ces spécimens que M. Maldonne gardait jalousement chez lui. *Tout arrive.* Qui sait ? Il fouilla les profondeurs de sa mémoire, et jeta ce nom d'un air de doute :

—Le faucon pelerin ?

M. Maldonne, rassuré, indiqua du doigt là porte, derrière lui.

—Dix exemplaires au *musée, répondit-il.*

La monette rieuse ?

—*Commune.*

—*Le butor ?*

- Je refuse ceux qu'on m'apporte.

Claude par un dernier effort, trouva dans ses souvenirs un nom retentissant, et, le lançant à M. Maldonne qui attendait le coup, l'œil clair, la mine *légèrement railleuse et flattée* :

—L'aigle pygargne ? dit-il.

—Eh ! eh ! repartit M. Maldonue, avec une moue de gourmet, *la bête est* rarisrime en effet : c'est à peine si de temps à autre, il s'en égare une à la poursuite des oies sauvages qui remontent la Loire.

—Eh bien ?

- Je l'ai, monsieur.

—*Pas possible ?*

—Chez moi.

—Chez vous, monsieur ?

—*Tué de ma main.*

- Un vrai pygargne ?

—Il n'y en a pas de faux.

=Non, monsieur, dit Claude, je n'aurais par cru qu'un simple particulier pût posséder...

—Par exemple ! Je vous le prouverai ! *dit M. Maldonne* en se levant, tout rouge de l'émotion du collectionneur animé par le défi et sûr de son triomphe. Avez-vous une demi-heure à perdre ?

—Je suis libre, monsieur.

—Alors, venez, accompagnez-moi jusqu'à la maison, et vous le verrez.

"Je la verrai," pensa Claude, dissimulant sa joie sous l'apparence d'un *scepticisme poli.*

C'était l'heure où, sur toute la surface de la France, le fonctionnaire s'évanouit, et l'homme s'épanouit. Le déclin du soleil brise des milliers de chaînes, qui se renouent au matin. Le conservateur du musée se retira dans *un coin de la salle, pour changer* sa veste de travail contre une redingote noire qui dessinait son torse maigre, se coiffa d'un chapeau de paille à bords plats, et prit une canne de buis à gros nœuds.

Pendant ces préparatifs, Claude s'était approché de l'aquarelle pendue près de la fenêtre. Elle représentait à demi caché dans les roseaux d'un *étang*, un chasseur qui rabattait son arme après avoir tiré. Le canon fumait encore. Un oiseau fuyait, déjà très loin, rasant la nappe claire de l'eau.

=Tiens ! dit Claude, quel est cet oiseau bleu que le chasseur vient de manquer ?

M. Maldonne *se détourna vivement*, sans prendre le temps de passer la dernière manche de sa redingote.

—Bah ! répondit-il, peu importe ! Des oiseaux bleus, il y en a de beaucoup d'espèces, des perruches, par exemple, des colibris...

—*Ce n'en est pas un, assurément.* On dirait plutôt un canard ? Ne trouvez-vous pas ?

—Venez, monsieur, dit M. Maldonne en s'avançant et, légèrement embarrassé : la peinture ne doit pas avoir grand intérêt pour vous, c'est un souvenir, *un cadeau d'ami... venez.*

Claude jeta un dernier coup d'œil sur le chasseur malheureux, qui lui parut, en ce moment, ressembler au conservateur du *musée, et, traversant* le laboratoire, descendit l'escalier. Son compagnon avait un jarret d'acier et des yeux sans cesse en mouvement. Il longea d'abord, au pas accéléré, presque sans rien dire, ces files de maisons devant lesquelles il passait quatre fois le jour, tout occupé à saluer de la main les gens qui lui souriaient ou se découvraient devant lui. Puis, le faubourg *franchi*, des bouts de haie commencèrent à rompre la ligne des murs, et la campagne apparut : cultures de maraichers et vastes pépinières, où la ville enfonçaient encore, ça et là, le coin d'une bâtisse neuve. Presque partout, des deux côtés de la route, des forêts minuscules d'arbres verts, des taillis, drus comme les poils d'une brosse, de noisetiers, de hêtres, d'érables, des groupes de jeunes maronniers levant leurs bouquets de feuilles, comme des palmiers d'oasis, au-dessus des files naines de poiriers ou de fusains, tout cela coupé en carré par des fossés sans herbe. M. Maldorne, dès qu'il se sentit enveloppé de ce paysage familier, *ralentit sa marche*, et *donna* libre carrière à son esprit. Tout l'intéressait, à présent, le moindre détail du chemin, vols d'oiseaux surtout, que le soir attirait vers les nids, et qui s'éparpillaient, balles de plumes bondissantes, dans l'air tiède et doré. Il les nommait les uns après les autres : bruants, verdiers, linots, alouettes, pinsons, fauvettes. C'était son monde qu'il présentait à Claude. *Sa conversation abondait* en choses vues et fines. Il s'animait. Il était quelqu'un.

Sous les pieds des promeneurs, de la terre aux ombres courtes où elle était blottie, une alouette se leva, monta dans la lumière, agitant toutes ses plumes, plana, et redescendit sans avoir interrompu son chant. M. Maldonne l'avait suivie, avec une expres*sion de tendresse qui ne s'adressait* point à l'oiseau, avec un de ces sourires qui vont droit à une joie prochaine. L'alouette chanteuse n'était pour lui qu'un symbole. Et en effet, quand elle se fut assise dans les mottes, Claude remarqua que le regard de M. Maldonne se posait en avant, sur un parc entouré de murs. "C'est là !" se dit-il.

On ne distinguait encore que des ar*bres de venue superbe*, aux cimes arrondies, retombantes ou découpées en fuseaux légers sur le ciel, mais point de maison. *Bientôt*, le vieux mur d'ardoise crevassé, auquel la mousse servait de ciment, et que couronnaient des giroflées défleuries, étendit son ombre *sur la route. Vers le milieu*, deux piliers de tuffeaux, surmontés de chapiteaux, encadraient un portail massif, herisses de clous formant des arabesques et décoré d'un pied de sanglier. De toutes parts les branches débordaient en ourlets verts l'arête de la pierre. Même à ceux qui passaient, le domaine donnait l'impression fugitive de la paix. "Faut-il avoir de l'es*prit pour se loger-là, songeait* Claude.

Quel parfum ce doit être au printemps. Comme c'est doux l'été. En hiver même on est abrité du vent. Et *voilà où vous démeurez, mademoiselle?* Cela ne m'étonne point ; cela même me confirme dans l'idée que je me suis *faite de vous.*"

M. Maldonne poussa une petite porte qui fit, en s'ouvrant, comme une déchirure dans le vaste panneau de bois.

—Entrez, dit-il.

Oh ! *ce premier pas dans la terre promise !* Derrière la porte, les lilas, les ébéniers, les acacias, cent arbres d'essences choisies et mêlées se rejoignaient au-dessus du sable encore humide de la dernière pluie. Des fleurs fanées à demi jonchaient le sol, et, chauffées par les trainées du soleil qui tombaient de la voûte, répandaient une odeur sucrée. A vingt pas, en face deux grandes fenêtres ouvertes buvaient l'air divin. Les deux hommes suivirent l'avénue. Il y eut quelques bruissements d'ailes dans les cimes. La maison se découvrit tout entière, plus large que haute, enveloppée par les deux branches de l'allée, qui devaient se rejoindre au delà. M. Maldonne traversa un vestibule, poussa une porte à gauche, et, s'effaçant le long du mur :

—*Mon cher monsieur, dit-il, vous ai-je trompé ?*

Sur la cheminée, au font de l'appar-

(Suite à la 6 ième page.)

Coin Féminin

A travers la Vie Féminine

Pie X a exprimé sa pensée particulière sur le féminisme. Il l'a fait à titre purement privé en répondant avec la condescendance que beaucoup de nos lecteurs connaissent, à chacune des questions posées par une féministe convaincue, de Vienne en Autriche.

Le Saint-Père, on le verra sans étonnement, est loin d'être hostile au bon féminisme et de vouloir expulser du vaste champ où les luttes modernes vont se dérouler des auxiliaires dont le concours est si précieux. Les femmes écrivains ne lui déplaisent pas : il se contente de leur rappeler les devoirs fondamentaux qu'impose la vocation de la plume. Il a de grands eloges pour les féministes de l'enseignement et de la charité à tous les degrés. Il leur montre ce vaste champ ouvert à l'apostolat de la femme.

Le jour vient, au dire de nos féministes mondains, où la compagne de l'homme se sentira plus près d'être son égale et sera admise à collaborer activement avec lui au bien des peuples. C'est toute une seconde maternité qu'elle exercera. Car en dehors de la maternité dans la famille, la femme généreuse exercera dans la société un apostolat qui étendra son influence, et, qui, sans empiéter en rien sur les droits speciaux à l'homme, la consacrer pour un rôle supérieur et bienfaisant. Unie à l'homme pour le bien de la famille, elle le secondera aussi dans les œuvres diverses destinées à organiser les peuples et à répandre des bienfaits. Nous verrons sans doute alors renaître du sol toutes les institutions qui ont été dévastées en quelques années et qui mettaient des femmes héroïques par centaines de milliers au service des populations, dans l'enseignement, dans les hôpitaux, sur les champs de bataille, au chevet des mourants et au logis des malades, partout enfin où il était possible de soulager une misère et d'exercer sur les peuples cette seconde maternité supérieure que les réformateurs ont en vue.

....

Mais les féministes catholiques, que pensent-ils du droit de la femme à participer au vote ? En Belgique, le "Journal de Bruxelles," organe de droite, prône chaudement le vote féminin ; non pas qu'il entende affirmer que la femme, généralement si éprise d'idéal, éprouve partout aujourd'hui le désir d'obtenir le droit d'aller aux urnes : mais le chef bien connu de la droite catholique donnait la raison de cette campagne lorsqu'il disait il y a quelques années : " Si les circontances deviennent telles, un jour, que le vote des femmes puisse servir de contrepoids au suffrage universel, je me résignerai facilement à cette nouvelle étape. (M. Wœste, dont il s'agit ici, vient de renouveler la même déclaration à M. Janne, de la "Croix" de Paris : " Je suis adversaire en principe de l'intrusion des femmes dans la politique, lui a-t-il dit ; mais " salus populo lex." Si nous ne pouvons maintenir le suffrage plural, nous ferons un suffrage si universel qu'il submergera nos adversaires.)

Le motif invoqué donnera peut-être d'ici peu la carte électorale aux femmes de Belgique. Mais, en France, les mêmes raisons retarderont au contraire la conquête des féministes sur ce point. Le " bloc " vainqueur a trop peu de confiance dans les femmes de France pour leur mettre en main une arme terrible dont il serait le premier à sentir la pointe. Il voudra d'abord les élever laïquement, les façonner à son image, les découronner de l'idéal chrétien, et alors, si les femmes le voulaient, on verrait ! Mais alors, vraiment, il ne serait désirable en aucun sens que la femme eût à se jeter directement dans la mêlée politique des luttes électorales. Ce seraient des combats peu compatibles avec les soins de la famille et avec cette modestie qui a fait de la femme chrétienne comme un idéal de modération, de vertu, humble et dévouée. La femme se trouverait découronnée par un tel féminisme et rejetée peut être vers le mépris dégradant qui pesait sur elle aux époques païennes. L'esprit de famille serait loin d'y gagner.

Si au contraire, la nation vivait en repos, laissant se produire paisiblement et librement la manifestation des sentiments chrétiens, et que la période électorale fût devenue comme le moment sacré où s'accomplit dans le calme et la sénérité de la paix un des actes les plus importants de la vie, nul assurement ne verrait d'inconvénient à ce que la femme prît part avec son mari à l'accomplissement d'un tel devoir. L'un et l'autre seraient mieux pénétrés de ce qu'il y a de grave et de sacré dans les obligations d'où dépendent les intérêts supérieurs de toute une nation et l'autorité de la femme serait relevée par l'accomplissement de ce devoir important. Mais de telles conditions sont-elles réalisables ?

De l'entretien du Saint-Père il découle nettement qu'elles ne sont pas réalisées, dans le pays du moins de son interlocutrice, en Autriche-Hongrie, et qu'à son avis les femmes, spécialement dans les nation troubles, ne gagneraient rien à être jetées en pâture aux débats parlementaires et électoraux.

Au temps où Duguesclin reconquérait nos provinces sur les Anglais, la quenouillée qu'aucune des femmes de France n'eût refusée par la rançon princière du connétable était pour elles un des moyens de soutenir la lutte et de collaborer à la victoire finale. Un rôle semblable est réservé aux femmes fortes qui ont compris que l'enjeu de l'avenir se disputait, au point de vue humain, sur les champs de bataille électoraux. C'est l'action électorale indirecte si chaudement recommandée aux femmes chrétiennes par Sa Sainteté.

Non seulement notre époque est mûre pour une telle influence, mais elle la réclame.

" Influence indirecte des femmes ; même sur politique, certes, j'en admets jusqu'à la nécessité, dit le Saint-Père. "

Peu de nations ont poussé aussi rapidement leur activité sous ce rapport que la France depuis quelques années. Non contentes de l'action politique indirecte dans la vie privée, les femmes de France ont abordé vaillamment l'action politique indirecte dans la vie privée, par les souscriptions organisées pour soutenir la lutte, par les conférences, par les démarches et œuvres de toutes sortes, par les prières surtout, les dévouements et les sacrifices qu'elles ont suscités sous toutes les bannières, un admirable esprit d'abnégation.

Les efforts accomplis sont d'autant plus méritoires que la récompense immédiate a fait défaut...

L'organisation publique donnera plus de force à l'action de la vie privée, dont Sa Sainteté a si énergiquement rappelé le devoir en ces paroles :

"*Les femmes peuvent et doivent inspirer avec sagesse aux électeurs qu'elles approchent de bien voter ; avant tout, les femmes doivent élever leurs enfants de telle sorte qu'ils sachent plus tard satisfaire à leurs devoirs de bons citoyens.* "

MARTENI

Les Barrières

Parfois, sur les routes poudreuses
Que bordent de longs murs dormants,
S'entr'ouvent des villas ombreuses,
De grands jardins verts et charmants.

J'aime ces subites clairières
D'air frais sous les brûlants midis,
Et je suis rodeur de barrières
Pour entrevoir des paradis
Par le portail à claire-voie
Je plonge des yeux indiscrets
Dans la mystérieux joie
Du beau parc aux chastes secrets.

....

Qu'entrevois-je ? Une jeune fille !
Oh ! qu'elle est belle ainsi de loin !
Il faut l'espace à ce qui brille ;
La beauté d'espace a besoin.

On la dirait d'azur coiffée.
Le soleil caressant ses yeux
A piqué l'épingle de fée
D'un rayon d'or dans ses cheveux.

Et d'ici jasmins, bluets, roses,
Rameaux flottants dans les couleurs,
Semblent papillons bleus, verts, roses,
Voltigeant sur sa tête en fleurs,

....

Mais assez : ma halte est finie ;
Je reprends ma route au soleil.
Adieu l'ombre, adieu l'harmonie,
Trèves aux songes, c'est le réveil !

G. SERRE.

Recettes et Conseils Pratiques

GALETTE LORRAINE.

Prenez une livre de farine, un quart de livre de beurre, un œuf : mélangez bien le tout ; étendez cette pâte de l'épaisseur d'un tarte ordinaire, placez-là sur une tôle, formez un rebord à la pâte en la relevant et roulant un peu tout autour ; mettez 15 à 20 minutes au four chaud ; retirez-la et versez dessus deux œufs (blancs et jaunes) battus avec un verre de lait et un peu de sel. *Une fois cette composition* versée sur la pâte, éparpillez-y, de place en place, des petits morceaux de beurre et faites cuire un quart d'heure au four.

TIMBALES.

Prenez une livre de farine ; faites un trou au milieu ; mettez-y plein une cuillerée à thé de sel fin, une demi-livre de beurre, deux œufs, un demi-verre d'eau au plus ; mélangez et pétrissez bien le tout ensemble ; étendez cette pâte avec le rouleau puis pliez-là ; faites cette manœuvre trois ou quatre fois. *étendez-la de l'épaisseur de la moitié* du doigt au plus ; beurrez un moule et garnissez les côtés et le fond avec la pâte, coupez tout ce qui excède le bord du moule et versez dedans le ragoût ou toute espèce de mets que doit enfermer la timbale et qui doit être assaisonné et préparé, et presque complétement cuit ; faites avec les rognures de la pâte un couvercle dont vous couvrez la timbale et que vous collez sur les bords avec un peu d'eau ; faites cuire environ une heure et demie, renversez sur un plat et servez.

Les proportions indiquées sont pour une timbale pour 16 à 20 personnes.

LINGE PARFUME.

Avant de le repasser, il suffit d'humecter le linge avec de l'eau parfumée à l'odeur préférée. Il s'imprègne au repassage d'une odeur qu'il laissera dégager au contact de la chaleur du corps.

Colonie Juive.

Le *gouvernement fédéral* a *adopté* une politique d'immigration qui n'admet pas l'octroi de grandes étendues de terres à une agglomération communiste, comme il a été fait pour les Doukhobors.

C'est la raison du refus opposé à la demande de M. Israël Langwill, qui demandait à établir une colonie juive au Nord-Ouest.

Les immigrants sains de corps et d'esprit, possédant le minimum de fonds établi par la loi, qui viennent se chercher un patrimoine au Canada, sont les bienvenus. On ne s'inquiète ni de leur nationalité, ni de leur religion, ni de leur couleur.

Mais il a été jugé préférable de s'en tenir, pour l'octroi des terres gratuites aux demande formulées individuellement par les colons, chaque colon recevant un titre provisoire de son homestead, qui est remplacé par un titre définitif lorsque les conditions de la concession gratuite ont été remplies.

Le *département de l'Intérieur* a éprouvé beaucoup de difficultés à régler la situation des Doukhobors à ce point de vue. Les Doukhobors sont communistes ; ils ignorent la propriété individuelle ; et lorsqu'il a été question d'accorder des titres définitifs aux terres concédées en leur nom, il y a eu de nombreux litiges soulevés par la non-occupation des homesteaders qui vivent en commun, et dont des " squatters " avaient envahi les terres inoccupées.

Désormais on s'en tiendra à la règle fixe du département ; rien n'empêche un groupe de colons de s'établir sur un coin de terre à proximité les uns des autres ; mais les concessions seront faites à chaque membre du groupe qui y aura droit, individuellement.

Encore moins pourrait on permettre l'établissement d'un groupe ethnique, qui voudrait se gouverner d'après ses propres lois. Les lois canadiennes doivent régir tous ceux qui viennent s'établir au Canada.

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par "La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Toute demande pour changement d'adresse doit etre accompagnée de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressés :
LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 6 Septembre 1906

ILLUSIONS ET CHIMERES

Le "Castorisme" lève la tête.

La "Vérité," la "Croix," le "Nationaliste," l'"Evènement, poursuivent une campagne détestable contre le Premier Ministre, Sir Wilfrid Laurier. Nous aurions tort de nous arrêter aux diffamations de l'"Evènement" ; cette feuille est dans son rôle lorsqu'elle injurie le Premier Ministre et son parti. Depuis longtemps elle a perdu tout souci des plus élémentaires notions de la dignité et de l'honneur. Lui demander de discuter sérieusement la politique du ministère serait espérer contre toute espérance. D'ailleurs, le sénateur Landry insulte pour le plaisir d'insulter ; il en convient lui-même en son for intérieur et dans le cercle assez restreint de ses amis.

Un vieux négociant conservateur de la Capitale voulut un jour lui faire des remontrances sur certains articles trop virulents : "Cessez donc de vilipender, vous faites tort au parti, disait M. X. en s'adressant au sénateur. Savez-vous ce que répondit M. Landry ? "Vous ai-je jamais reproche la qualité de " votre farine, moi ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! laissez-moi rédiger l'Evè-" nement à ma guise."

Nous avons dans cette réponse toute la mentalité du sénateur Landry.

Nous attachons une toute autre importance aux articles publiés dans la "Vérité," la "Croix" et le "Nationaliste," parce que ces organes sont censés représenter quelqu'un et quelque chose.

La "Vérité" est lue par un élément fort respectable ; ses articles souvent, presque toujours acerbes, sont toutefois de facture convenable.

La "Croix," son nom l'indique, parle comme si elle était inspirée en hauts lieux. Elle a adopté depuis quelques semaines un ton criard et maussade qui nous fait douter qu'elle puisse être l'écho, le porte-parole, même de la plus minime faction du clergé canadien.

Le "Nationaliste," rédigé avec une verve endiablée, frappe d'estoc et de taille, cingle à droite et à gauche. C'est l'organe des Cassagnac, des Rochefort et des Drumont d'Amérique !

La "Vérité" et la "Croix" représentent Laurier comme l'ennemi du Catholicisme en Canada. Par son indifférentisme, le Premier Ministre aurait sacrifié les droits de l'Eglise, aurait livré nos coréligionnaires à la merci de la majorité protestante, les aurait trahi, et que sais-je encore.

Le "Nationaliste," qui s'adresse à un autre public, verse, lui, et ce bien naturellement, dans l'exaltation nationaliste. Laurier, à ses yeux, n'est pas tant le persécuteur de la religion que le contempteur de sa race et de sa langue. Il aurait renié son sang, ses origines et sa politique d'immigration serait le prélude de l'anéantissement de l'élément franco-canadien. Avec son talent de diatribe, M. Asselin dénonce une fois par semaine le vaste et noir complot, sournoisement, habilement tramé par le Premier Ministre et ses collègues. Nous pourrions ignorer ces attaques injustifiables contre le chef du gouvernement, mais les préjugés, même les plus vulgaires, jouent un trop grand rôle en politique, pour que nous donnions à ceux-ci le temps de s'accréditer. Et puis, soyons justes, les préjugés sont très souvent l'erreur de gens de bonne foi.

Après 1896, après l'Encyclique "Affari Vos," nous nous sommes bercés de l'espoir que l'ère des appels aux préjugés était passés. Le peuple, tourmenté, fatigué, harassé par une longue et stérile exploitation du sentiment religieux, croyait enfin avoir touché le terme aux divisions profondes qui scindaient en deux camps les Catholiques de cette province.

Désormais, l'on pouvait être libéral ou conservateur sans cesser d'appartenir à l'unité Catholique.

Nous avions la paix, la paix religieuse, la paix des consciences.

Les élections de 1900 et celles de 1904 demontrèrent clairement que le parti conservateur n'avait aucune prise sur l'opinion du moment qu'il ne pouvait plus, comme naguère, agiter l'épouvantail des préjugés. Les vieux conservateurs ont dû, bon gre mal gré, renoncer à leur tactique d'autrefois—mais depuis 1904, l'élément cattor s'est réveillé. L'heure psychologique de ce réveil, de cette réaction, s'est présentée lors de la discussion sur le bill d'autonomie. La "Vérité," un instant assagie par l'Encyclique "Affari Vos," est redevenue plus féroce que jamais. Da "Croix," de son côté, semble vivre dans un perpétuel cauchemar. Franchement, à lire ces organes, un étranger serait enclin à croire que les catholiques sont persécutés au Canada, comme ils l'étaient au temps jadis, sous Dioclétien ou sous Henri VIII !

Les écrits de la "Vérité" et de la "Croix," s'ils avaient quelques bases pour s'étayer, nous feraient croire, par leurs exagérations, que le temps est venu d'inscrire sur la façade de nos temples ces deux mots fatals : "finis religionis."

Sans nous attarder à rèpondre pour la centième fois à ces Castors irréconciliables, que les évènements ont donné raison à Sir Wilfrid Laurier sur la question scolaire, que faire fi de l'opinion protestante eût été dans les circonstances, s'exposer aux plus graves représailles, disons-leur, apprenons-leur crions-leur, à ces irresponsables, qu'ils vivent ici, au point de vue catholique, dans le pays le plus libre de la terre. Ces ultra-catholiques seraient-ils plus heureux et mieux partagés, si demain ils étaient appelés à vivre en France, en Italie, en Belgique, voir même en Espagne ? Seraient-ils plus libres dans les républiques latines de l'Amérique du Sud ? Les ordres religieux qui sont venus se fixer parmi nous, qui reçoivent l'hospitalité de la terre canadienne et la drotection du drapeau britannique, pourraient répondre, et avec quelle éloquente indignation, à nos persécutés imaginaires.

Les Jésuites, les Rédemptoristes, les Franciscains, les Oblats, pour ne citer que quelques uns des ordres religieux établis au Canada, ne préfèrent-ils pas notre régime largement libéral à celui qu'ils ont subi aillaurs ?

Nos Castors commettent une faute quasi-criminelle en cherchant à répandre l'impression que le catholicisme est persécuté dans notre pays. Ils calom'n'ent nos frèrent séparés ; ils créent une fausse opinion ; ils sèment inconsidéremment, et dans le seul but de nuire, des termes de discorde.

L'Eglise Catholique, sans cesser d'être militante, n'a pas besoin, dans notre presse politique, de ces champions pourfendeurs. Le jour n'est pas venu—mais il pourra venir—où, dans notre pays, l'Eglise devra s'appuyer surtout sur les modérés. Nos coréligionnaires forment aujourd'hui 40 pour cent de la population du Canada, mais le peuplement de l'Ouest pourrait bien diminuer cette proportion et c'est précisément ici que nous voulons répondre par inférence au "Nationaliste."

Monsieur Asselin et ses collaborateurs affirment que M. Laurier néglige l'immigration française et belge. Coïncidence assez curieuse, la presse d'Ontario accuse le gouvernement de ne pas attirer ici l'immigrant de la Grande-Bretagne. En fait, c'est de l'Europe continentale que nous arrivent la plupart des immigrants. De tous les Européens, on l'admettra, celui qui émigre le moins, c'est le Français. Cela se comprend ; il habite un si beau pays. Il n'y a pas de paupérisme en France ; la richesse, l'aisance, y sont au contraire équitablement éparties. Pourquoi les Français émigreraient-il ? En quel pays fait-il aussi bon vivre ? Où voit-on réunies, comme sur son territoire, la richesse et la beauté ? La nature a rivalisé avec les hommes pour la parer, la rendre séduisante et accueillante. La France—aux yeux des Français—résume en elle tout ce qui, sur terre, mérite d'être vu ; les sommets majestueux, les chaînes de montagnes grandioses, sauvages, pittoresques ou mollement gracieuses ; les plaines riches et fertiles, jardins sans bornes que des siècles de travail ont créés ; les côtes tourmentés, déchirées par les mers, ou, tout au contraire, largement étalées devant elles, mêlant l'infini de leurs lignes à l'infini de l'océan ; les cités nombreuses de belles, centres de mouvement et d'activité, aimables et hospitalières toujours, où chaque âge a marqué son empreinte, où chaque génération a laissé le souvenir de son art.

Non, que notre confrère du "Nationaliste", en prenne son parti ; la plus savante propagande fera peu ou point d'effet sur l'esprit français. Toutefois, le gouvernement Laurier n'a rien négligé pour induire le paysans de France à venir se fixer au Canada. Le personnel de l'agence Canadienne à Paris a été doublé : des conférences ont été données en province ; une ligne de paquebots a été subventionnée ; l'exposition de 1900 a largement contribué à faire connaitre les ressources variées de notre sol. Le chiffre de l'immigration française a légèrement augmenté, mais il n'y aura jamais en France, comme en Italie par exemple, un exode des paysans vers l'Amérique.

Ce que nous venons de constater au sujet des Français, s'applique dans une certaine mesure aux Belges. Comme le territoire Belge est assez restreint, il vient tous les ans en Amérique un nombre d'immigrants de ce pays. Mais l'émigrant Belge est l'exception, car si exigu qu'il soit, chaque pied, chaque pouce du territoire est cultivé. Nous avons là un agent très actif très intelligent, dans la personne de M. Tréau de Coeli. L'exposition de Liège a été pour le Canada une vaste réclame. Des belges établis au Nord-Ouest depuis quelques années ont été chargés par le Ministre de l'Intérieur, de donner des conférences dans leur pays, afin d'inviter leurs compatriotes à venir au Canada. Cette propagande a déjà produit et produira sans doute de bons résultats, mais encore l'immigration belge, tout comme l'immigration française, ne sera jamais un facteur considérable dans le peuplement de la colonisation de l'Ouest Canadien. N'oublions pas non plus cet autre fait important : la France et la Belgique ont des colonies et bien qu'elles offrent moins d'avantages aux colons que notre Ouest Canadien ; les autorités françaises et belges dirigent toujours de préférence le courant migrateur vers ces colonies.

La "Vérité", la "Croix", le "Naturaliste" pourront continuer à dénoncer la "grande trahison" de Sir Wilfrid Laurier mais ils ne changeront rien aux faits. Le Canada ne saurait être gouverné dans l'intérêt exclusif d'une religion ou d'une race. Ceux qui ont le sens de la responsabilité, dans l'un ou l'autre des deux partis politiques, ne peuvent ignorer cette vérité. En pays constitutionnel, en pays hétérogène, la tolérance est un devoir. La fraternité, la bienveillance qu'on doit aux hommes ne sont pas seules à l'imposer. Est-ce que la raison, le bon sens même n'en font pas un loi ?

Pourquoi voudrait-on entrainer nos compatriotes à poursuivre des chimères ? Un parti catholique, un parti français, serait demain broyé comme verre s'il s'implantait parmi nous. Et avec tout son prestige, Sir Wilfrid Laurier lui-même, serait impuissant à lui donner corps et vie. Après 1870, le comte de Chambord pouvait remonter sur le trône de ces ancêtres, s'il eût voulu accepter le drapeau de son pays et de son temps. Il exigea le drapeau blanc et mourut en exil.

Les Castor canadiens qui admirent ce beau geste d'Henri V voudraient que Sir Wilfrid Laurier prît exemple sur le dernier des Bourbons. Ils oublient, les malheureux, que nous ne vivons pas en France, pays homogène.—que le beau geste du noble exilé, de "l'enfant du miracle", a fait naître la troisième République, et que le drapeau blanc a servi de linceuil à la monarchie.

Le Canada.

TRIBUNE LIBRE

MONSIEUR LE REDACTEUR,

Usant de l'hospitalité si large que nous offrent les colonnes de votre très estimé journal, je vous adresse avec prière de l'insérer dans votre prochain numéro, ma réponse à la lettre de M. J B. Surveillant.

Je crois devoir vous faire remarquer que vous vous trouvez dans l'obligation d'insérer ma lettre car la gravité des allégations de M. J. B. Surveillant est de nature à me porter un préjudice grave aux yeux des lecteurs.

Comptant d'ailleurs sur votre entière bonne foi à laquelle il me plait de rendre hommage, je vous prie d'agéer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

R. Brutinel.

Monsieur J. B. Surveillant,

Vous jouez décidement de malheur dans cette polémique que vous avez voulu soulever

Votre première lettre était étonnante, votre deuxième l'est plus encore. L'une était le cri du cœur d'un anti-Dreyfusard convaincu mais mal renseigné, l'autre est un cri de colère. Et soit dit en passant, lorsque l'on veut écrire avec quelque souci de la justice, ou même cette préoccupation pouvant paraître lourde à certaines épaules, lorsque l'on ne veut pas s'exposer à se voir démentir, il faut écrire avec sang froid et ne pas se hasarder à avancer des choses que tous les lecteurs savent ou fausses ou exagérées.

Mais arrivons au fait.

Vous m'attribuez dans votre lettre du 11 Août écoulé, la paternité de l'entrefilet paru dans le COURRIER DE L'OUEST du 26 juillet ; ceci me paraît indiquer que vous lisez assez peu de journaux canadiens-français sans cela vous auriez vu que cette nouvelle avait paru quelques jours avant dans quelques uns des grands journaux de la province de Québec. C'est de l'un d'eux sans doute, que M. le Rédacteur du COURRIER DE L'OUEST l'avait détaché.

Par ricochet vos remarques atteignent, ou du moins visent, l'auteur, honneur que je revendique pas.

Dans l'espoir de me pourfendre sans doute, vous m'accusez de puiser mes inspirations dans des *journaux* de source non seulement suspecte, mais encore effrontement partiale. Prenez garde, M. J. B. Surveillant, vous manier assez maladroitement une arme à double tranchant et le coup que vous me destinez pourrait très bien vous atteindre si par exemple, je vous demandais d'énoncer les titres des journaux justes et impartiaux, coulant d'une source cristalline, journaux dans lesquels vous puisez vos renseignements.

Mais rassurez-vous, je ne vous jouerai pas ce vilain tour, *par* charité d'abord et aussi parce que peut-être les lecteurs du journal ne s'intéressent que médiocrement à nos joutes.

Je tiendrais tout cela pour peu de chose et je n'aurais certainement pas répondu à votre lettre, si elle ne contenait l'accusation implicite d'être mauvais catholique.

Vous vous servez d'arguments si pauvres que je ne devrais pas, sans doute, me soucier de votre opinion. Mais me souvenant du *Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose*, j'ai voulu détruire l'effet de vos insinuations et montrer au lecteur de quel coin il devra vous marquer.

Vous défiant du bon sens des lecteurs vous n'avez pas osé affirmer que je n'étais pas catholique parceque je ne croyais pas à la culpabilité de Dreyfus, vous avez alors fait appel aux quelques articles que j'écrivis dans le COURRIER DE L'OUEST à l'époque où quelques catholiques de France essayaient la résistance aux inventaires par la force.

Vous avez eu la main malheureuse, et je vous plains bien sincèrement, M. J. B. Surveillant, parce que là, vous vous faites prendre en flagrant délit de mauvaise foi.

Que le lecteur juge plutôt.

Extrait de ma réponse au R. P. Simonin, No. du COURRIER DE L'OUEST, daté du 19 avril 1906, au sujet de la *résistance par la force aux inventaires* :

"Certes, s'il n'y avait pas d'autres " moyens, l'intérêt général du catholi-" cisme primerait la foule d'intérêts " particuliers. Ces raisons ne compte-" raient plus et les victimes de la loi " viendrait grossir le nombre des mar-" tyrs.

"*Mais parce qu'il est possible de " faire autrement, la violence devient " au moins une grosse imprudence...* " Ce n'est pas en empêchant l'inven-" taire que les catholiques remporte-" ront la victoire ; ce n'est pas, non " plus, en malmenant les inspecteurs " d'enregistrement. A quoi bon tout " cela ? Ils ont un moyen bien plus " efficace. Le peuple est souverain et " doit s'en souvenir au mois de mai " lors des élections.

"Qu'il envoie à la chambre une ma-" jorité capable d'abroger cette loi dé-" sastreuse qui va à l'encontre du sen-" timent national et que, cela fait, il " *ne* se laisse plus surprendre.

"Aux urnes, voilà où il faudra pro-" tester, non pas bruyamment, pour-" quoi faire ? mais sagement ; que le " bulletin contienne le nom d'un dé-" puté capable de faire respecter la " foi et l'on aura plus fait pour la con-" servation de cette dernière que si " *l'on avait écorché tout vif un com-" missaire de police, si franc-maçon " fut-il.*

"Mais si je suis ennemi de la résis-" tance il *ne s'en suit pas nécessaire-" ment* que je réprouve les manifesta-" tions, à condition toute fois qu'elles " *soient pacifiques*, c'est d'ailleurs l'es-" prit et la lettre de mon article du " *15 mars écoulé.*"

. . . .

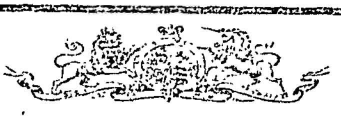
Il me semble que ceci n'est pas inspiré des journaux du bloc, n'est-ce pas ? Auriez-vous eu, M. J. B. Surveillant le triste courage de prêcher la guerre civile alors que des milliers de lieux vous réparent de votre pays ? Vous vous seriez montré au dessous de ce que le cœur commande et ce que veut aussi notre Saint Père le Pape lorsqu'il conseille aux fidèles de s'abstenir d'actions séditieuses ou violentes et qu'il déclare que la fermeté donnera de meilleurs résultats que la violence.

"Les fidèles peuvent apprendre l'unité d'action de ceux qui ont imposé le stigmate de cette loi criminelle à la nation," dit le Saint Père dans l'encyclique du 1er août.

Et parce que j'ai écrit dans cet esprit, les paroles et conseils du Souverain Pontife me lavent de l'accusation que vous portez contre moi.

R. BRUTINEL.

JOURNAUX



Police montée Royale du Nord-Ouest.

Des soumissions cachetées adressées au soussigné, seront reçues jusqu'à midi le 8 sept. 1906, pour la livraison de 250 minots de patates, à Fort Saskatchewan et 75 minots de patates, à *Edmonton.*

Chaque soumission devra être accompagnée *d'un cheque égal à 5 p. c.* du montant total de la soumission.

La plus basse ou aucune des soumisions pas nécessairement acceptée. Pour informations complètes, s'adresser à l'officier commandant à Fort Saskatchewan ou à Edmonton.

La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

DA. E. STRICKLAND
Commandant de la division G et du dist. Edmonton
Fort Saskatchewan, 27 août 1906.

Mort du frère de Sir Wilfrid Laurier.

L'on nous annonce la mort du frère de Sir Wilfrid Laurier, M. Henri Laurier, âgé de 60 ans. Il était protonotaire du district d'Arthabaskaville et laisse une veuve et deux enfants. Nous prions l'honorable Premier-Ministre d'accepter nos très sincères condoléances.



AVIS.

Ordonnance Concernant les licences.

PROVINCE D'ALBERTA.

Une application a été reçue de la part de MM Cyr & Paquette demandant que la licence accordée à Désiré Rivest, pour l'Hôtel Alberta, situé sur le lot 85, à Morinville, soit transférée en leur faveur.

Si cela cela est jugé nécessaire il y aura réunion des commissaires des licenses à Edmonton, mardi, le 11 septembre, 1906, à 3hrs p.m., où cette application sera prise en considération.

S. B. WOODS,
Député-Procureur Général.

Daté à Edmonton, le 15me jour d'août 1906



Synopsis des règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut-être inscrite *par toute personne qui est l'unique chef* d'une famille et toute homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence *de six mois au moins et la* culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée. 9, 8, 06.



Les Français au Mexique.

La *Courrier du Mexique* retrace l'histoire des colonies françaises de Jicaltepec (Etat de Vera Cruz), sur la rive droite de Palmar, et de San-Rafael, sur la rive gauche de la même rivière. La première, fondée en 1833 par un ancien trésorier de l'armée, nommé Guénot, sous l'inspiration des idées phalanstériennes, recruta d'abord 80 émigrants de Bourgogne, puis 124 de Franche-Comté. Les débuts furent pénibles. Cependant, en 1838, les colons avaient créé des ranches sur lesquels ils cultivaient avec succès la vanille.

Cette même année, ils furent sur le point d'être expulsés lors de la guerre entre la France et le Mexique. Mais le président Santa Ana les couvrit généreusement de sa protection.

Après le rétablissement de la tranquilité, commencèrent les améliorations : en 1843, le chemin de Jicaltepec à Nautla fut ouvert ; en 1846 celui de Tlapacoyam, soit, en tout, près de quinze lieues. A ce moment, 1846 trente nouveaux colons arrivèrent de France et l'immigration continua par l'arrivée de trois ou quatre familles à la fois, qui allèrent s'établir sur des terrains avoisinants. De 1853 à 1861, la colonie arriva à son apogée ; le bien-être existait partout, la misère avait complètement disparu. La population indigène s'installait autour de Jicaltepec : de grands magasins, abondamment fournis, lui permettant de s'approvisionner sans difficulté.

Depuis cette époque, les colonies de Jicaltepec et de San-Rafael n'ont pas cessé de prospérer ; elles ne forment en réalité, qu'une seule et même colonie. Il y a là une population française relativement considérable (quatre cents familles environ), qui est tranquille et heureuse. Cette population conserve son attachement à la France et n'en oublie pas la langue.

POUR LES CULTIVATEURS

L'Elevage du Cheval

Conception, Gestation.

1. Il n'existe pas de signes positifs de la conception ; une jument peut prendre le mâle après avoir conçu, le refuser quoique non pleine. Toutefois, on doit éviter de faire saillir, et même de rapprocher des étalons les juments qu'on suppose pleines, parce qu'il en pourrait résulter l'avortement dans les premiers temps de la gestation.

2. Le moyen le plus facile et le plus sûr de reconnaître la gestation est le mouvement du poulain ; mais il ne se laisse guère apercevoir qu'après le cinquième ou le sixième mois. Le moment le plus favorable est immédiatement après que l'animal a bu : soit que le froid du liquide ou la distension qu'il occasionne près de la matrice fasse éprouver au fœtus une impression pénible, celui-ci s'agite. Si l'œil ne peut percevoir le mouvement, on cherche à le sentir en appuyant la main contre la partie inférieure du ventre, au-dessous du flanc droit.

Le régime de la jument, pendant la gestation, subit peu de modifications. Si elle ne travaille pas habituellement, on doit lui donner de l'exercice, car l'excès du repos prédispose à l'avortement ; on continue, dans le cas contraire, de la soumettre à son travail ordinaire, en évitant de la placer dans les brancards d'une voiture à deux roues, de l'exposer aux atteintes du timon, de lui faire exécuter des travaux qui la mettent en danger de glisser ou de faire des mouvements brusques et violents.

Enfin, on écartera, autant qu'il sera possible, toutes les causes d'avortement.

Dans les derniers temps de la gestation, le ventre s'élargit et baisse tout à coup, laissant le flanc se relever ; la croupe elle-même parait s'affaisser ; les mamelles se gonflent ; la bête devient lourde et embarrassée dans ses mouvements. On veille alors avec plus de soin sur l'animal ; on peut, sans inconvénient, rendre sa nourriture plus substantielle. Lorsque le part est très-proche, ces caractère deviennent plus apparents : les mamelles laissent échapper des gouttes d'un lait gluant, les jambes de derrière s'engorgent, la jument s'inquiète, s'agite, et sa queue se dresse et s'agite fréquemment ; enfin, la vulve laisse écouler une humeur séreuse et rougeâtre.

Quand on aperçoit ces signes avant-coureurs, on conduit la jument dans une écurie séparée, où on la laisse en liberté, avec une litière abondante préparée d'avance. A défaut d'écurie, on l'isole par quelques claies ou planches, de manière à lui ménager un espace de 4 verges sur 5. Cette espèce de boxe servira jusqu'au sevrage du poulain.

La jument pouline ordinairement debout, quelquefois couchée. Dans le premier cas, le poulain ne se fait pas de mal en tombant ; il est retenu en partie par les membranes dans lesquelles il est enveloppé et par le cordon ombilical. Il présente le bout du nez et les deux pieds de devant ; ceux-ci crèvent la membrane qui apparait la première à l'orifice de la vulve et qui forme la poche ou *bouteille*. L'habitude qu'ont quelques personnes de crever cette bouteille et de tirer le poulain pour aider la jument, est plutôt nuisible qu'utile. Il en est de même des breuvages qu'on recommande pour faciliter l'accouchement et le rejet du délivre. Quelques lavements d'eau tiède peuvent, en faisant vider le rectum faciliter l'accouchement. On ne doit pas retirer les excréments à la main.

Le cordon ombilical se rompt ordinairement lors de la sortie du poulain et quand la jument pouline debout, ou qu'elle se relève si elle a pouliné couchée. Lorsque la rupture n'a pas lieu la jument mâche ce cordon et le coupe. Si la mère était trop affaiblie pour le faire, on couperait le cordon à quelques pouces du nombril et on le lierait à son extrémité. Pendant le travail de la mise-a-bas, il est utile de ne pas distraire ou inquiéter la jument par la présence d'un grand nombre de personnes. Après la délivrance, il suffira de bouchonner doucement la jument, de la couvrir et de lui donner quelques seaux d'eau blanche et tiède ; cette boisson se continue pendant quelques jours. On ne lui donnera à manger que deux ou trois heures après le part. Il est bien de ne remettre la jument au travail que sept ou huit jours après.

Les principales causes qui peuvent rendre le part de la jument difficile sont :

1o L'états d'épuisement de la bête : on la ranime alors à l'aide d'un breuvage tonique, un peu de vin, par exemple ; un excès de pléthore et de vigueur : une saigné pourra lui être utile en ce cas ; 2o la mauvaise position du fœtus ; 3o son volume disproportionné avec l'ouverture du bassin ; 4o un défaut de conformation de la mère. Pour s'assurer de l'existence de ces obstacles à l'accouchement naturel, on introduit la main ointe d'huile après que les ongles ont été préalablement coupés. Toutefois, cette opération ne devra se faire que si la prolongation du travail de l'accouchement laisse supposer quelque obstacle. Elle doit être exécuter avec précaution, et si l'opérateur n'a pas l'habitude de ce genre d'exploration, il devra faire venir un vétérinaire ; autrement, par l'introduction répétée de la main dans la vulve, par des tiraillements continus sur des organes dont il ne connait pas la disposition, il ajouterait aux difficultés du part des dangers plus sérieux.

Le fœtus mal placé se présente quelquefois un pied ou les deux pieds en arrière sous le corps, tandis que la tête avance seule. Le vétérinaire, ou une personne expérimentée, dans ce cas, cherche à repousser la tête et à saisir les pieds pour les tirer en avant. Si la tête est repliée de manière à présenter la nuque ou un point du cou, si les pieds sont sur la tête au lieu d'être dessous, l'opérateur cherche à placer la tête dans sa position normale. Il peut arriver enfin que le poulain se présente par la croupe : on essaie alors de saisir les pieds de derrière, et on le sort ainsi. Le volume du poulain rend souvent encore le part très difficile, lors même que le sujet se présente bien ; on doit alors employer une grande force pour tirer le fœtus. La vie du petit et de la mère court quelques dangers. On se sert dans ces divers cas, de même que dans l'évulsion d'un fœtus mort, de lanières ou de *forceps* faits exprès, ou de cordons disposés avec des nœuds coulants, qu'on place adroitement à la mâchoire ou aux pieds du poulain, et à l'aide desquels on opère la sortie. Enfin, pour extraire un poulain mort, on a encore recours à un crochet introduit dans la bouche et dont la pointe s'enfonce dans le palais. C'est, du reste, au vétérinaire appelé dans ces cas difficiles à développer toutes les ressources de son art.

La Canadienne

Un écrivain français a fait le portrait suivant de la Canadienne :

C'est un Français, transplanté aux antipodes ; fleur fragile de l'Occident acclimatée au nord de l'Amérique.

Deux cents ans ont passé sur la Dieppoise et sur la Malouine sans effacer les traits principaux qui distinguent les enfants d'une même patrie.

Fidèle à nos traditions, à nos goûts, à notre langue, à notre religion, la Normande ou la Bretonne du Nouveau-Monde revendiquera avec fierté son origine française, qui est un parchemin de noblesse sans pour cela délaisser son titre de canadienne, qui est une conquête.

Aimable et coquette, l'habitante de Québec cherche à plaire, tout autant que la Parisienne, et ainsi qu'elle arrive facilement à ce but. Le choix de ses toilettes prend une grande place dans ses occupations domestiques. Copier les modes françaises, voilà son plus vif désir.

Elle marche avec lenteur et précaution : en sent qu'elle a perdu la désinvolture vive et assurée de la Française. Il y a quelque chose de plus languissant dans son regard. Le jour étranger, le climat lointain, ont modifié, sans les amoindrir, la nature et le caractère de la femme de " l'ex-Nouvelle-France. " Idole ravie à la terre natale, elle est restée la plus vivante image de la patrie absente. Prenant les soucis et les travaux à leur charge, les hommes ont préservé leurs compagnes des peines et des labeurs qui assaillent parfois la plus faible partie du genre humain.

Aimée, adulée, gâtée, la Canadienne pare son intérieur comme un temple et sa beauté comme un châsse. Tous ses soins se concentrent dans l'apprêt de plantureux repas et de toilettes sans cesse renouvelées.

Son esprit est aimable, son cœur généreux, son âme élevée vers la piété — ce phare qui éclaire et guide nos vies.

Entente cordiale au Théatre

Le monarque le plus " théâtreux " d'Europe parait être le roi d'Angleterre, si l'on en croit le " Daily Mail." Malgré les occupations inhérentes à son rang, malgré ses nombreux voyages dans les provinces anglaises et sur le continent, Edouard VII a trouvé le temps d'assister, depuis le 15 août 1905, à treize représentations dans les théâtres du West-End, à dix représentations de l'Opéra de Covent-Garden, et aux quatre soirées théâtrales organisées sous son ordre soit à Sandringham soit au château Windsor.

Les auteurs français apprendront avec une orgueilleuse joie que le roi accorde sa préférence aux pièces françaises. Sur les onze pièces représentées devant lui, on ne compte pas moins de six adaptations de pièces du boulevard.

La peine de mort

Les Allemands et l'abolisation de la peine de mort.

Sur le projet français de l'abolition de la peine de mort, la " Revue quotidienne," de Berlin, écrit :

" Cette peine, qui était abolie en Saxe, dans le grand duché d'Anhalt et le duché de Brême avant l'établissement de l'empire, existait dans le code de la confédération de l'Allemagne du nord, et passa dans le code de l'empire allemand. Son partisan le plus acharné fut Bismark, qui prononça au reichstag, le 10 mars 1870, le fameux discours : " Mors janua vitae " ; la peine de mort n'est pas odieuse. Pour les croyants, la mort ouvre les portes du séjour bienheureux ; pour les autres, elle procure la paix éternelle, le sommeil, l'oubli."

" Alors, ajoute la " Revue quotidienne," ces arguments faisaient encore effet."

Dans les nations où la peine de mort est déjà abolie, en Italie par exemple, elle est remplacée par la détention perpétuelle.

La France et la Turquie.

Paris.—Si l'on en croit l'opinion des personnes autorisées, le différend survenu entre la France et la Turquie au sujet de l'oasis de Djanet, est sur le point d'être réglé. Quoique aucune des deux puissances ne se montre disposée à renoncer à ses prétentions, il est probable qu'elles arriveront à un compromis.

ECHO DE CHICAGO

—Mariée ou mon mariée, madame ?
—Démariée.

FILON MONSTRE

Toronto, Ont.—Une découverte minérale extraordinaire a été faite il y a deux semaines à Nipissing. On a mis à nu, une veine d'argent d'une longueur de 50 pieds, ayant 13 pouces de largeur à une extrémité et 5 pieds à l'autre extrémité. Les mesures ont été prises minutieusement par deux experts qui ont fait un rapport enthousiaste de leurs travaux. Ils affirment avoir vu eux-mêmes extraire de la veine une pépite de minerai du poids de 800 livres, qui contenait à peu près 70 pour cent d'argent. Un grand nombre de pépites figureront comme échantillons à la prochaine exhibition nationale canadienne.

La Sarcelle Bleue

Suite de la 2ième page

tement, un aigle, le cou tendu, déployait ses ailes immenses.

—Deux mètres vingt d'envergure, reprit le naturaliste, et regardez-moi ces moustaches, les pennes blanches de la cuisse, les écailles de la patte, est-ce un pygargue, oui ou non ? En est-ce un ?

Claude s'était déjà détourné de l'oiseau, et saluait, un peu confus, une femme qu'il n'avait point aperçue tout d'abord, assise près de la fenêtre. Madame Maldonne écrivait, sur des ronds de papier d'égal rayon : "Groseilles 1889."

—Qu'y-a-t-il ? demanda le naturaliste en entrant après Claude... Ah ! ma chère, pardon... un client d'aujourd'hui, monsieur Claude Revel, peut-être un disciple futur, qui ne voulait pas croire à moe pygargue. Je l'ai amené.

Claude s'inclina, et Madame Maldonne lui rendit son salut, d'un léger mouvement de la tête, avec cette gravité inquiète qui caractérise les personnes timides.

—Vous aimez l'histoire naturelle, monsieur ? demanda-t-elle.

—Je ne suis qu'un débutant, madame, répondit Claude.

—Mais non, puisque vous discutez avec mon mari sur les espèces rares. Etes-vous convaincu ?

—Absolument, madame.

—Monsieur irait très loin en ornithologie, s'il le voulait, dit sentencieusement M. Maldonne.

—Oh ! monsieur.

—Très loin, je le répète. Nous en avons causé en chemin, et vous aviez tout l'air de vous intéresser à la chose, monsieur.

—Avec un pareil guide ! fit Claude.

Il disait cela par politesse. Mais madame Maldonne le prit autrement. Une lueur, comme un reste de jeunesse, éclaira son visage. Elle regarda son mari d'un air de ravissement. Quel qu'un lui rendait donc justice, à lui, devant elle. Quel rare plaisir.

Elle fut un instant jolie de l'émotion délicate de son coeur.

- Pauvre ami, fit-elle. Si vous saviez, monsieur, tout ce qu'il a eu à souffrir de la part de directeurs inintelligents, incapables de le comprendre. Heureusement qu'il s'est imposé par son talent. Pour organiser cette collection, la plus belle de toute la province, il lui a fallu plus de travail...

=Geneviève, interrompit M. Maldonne, aussi désireux qu'elle d'entendre achever la phrase.

—Oui, plus de travail, d'adresse, de science et d'observation, qu'à des artistes célèbres, enrichis, fêtés.

- Fêté ! Est-ce que je ne le suis pas ici, Geneviève ? Tout le monde me gâte, au contraire... Voyons, voyons, au lieu de nous attendrir inutilement sur mon sort, si tu nous offrais un peu de sirop ? La soirée est étouffante, et monsieur doit avoir aussi chaud que moi... Thérèse ?

Madame Maldonne fit un geste d'avertissement désespéré, comme pour dire : " A quoi penses-tu, mon ami ? Tu sais bien que c'est impossible. Elle ne peut pas venir ! " Mais il était trop tard, mademoiselle Thérèse avait entendu. Elle était déjà là dans l'encadrement de la porte opposée à celle de l'entrée : toute rose, la lèvre supérieure légèrement relevée laissant voir quatre dents blanches, le nez petit, les yeux grands, les sourcils un peu étonnés, un vrai modèle de Greuze. Et, pour parfaire la ressemblance avec les types préférés de ce maître des scènes intimes, elle avait un petit tablier, les manches retroussées, et, sur ses mains mignonnes, sur ses bras, la plus belle couleur rouge qu'on puisse imaginer. Mademoiselle Thérèse devait faire les confitures. En apercevant un étranger, son premier mouvement fut de rire. Elle se trouvait drôle ainsi. Une seule chose paraissait la gêner : son petit tablier à bretelles. Aussi, de la main droite, elle cherchait discrètement l'agrafe de la ceinture, tandis qu'elle regardait tour à tour son père, sa mère et Claude, avec les mêmes yeux pleins de fou rire contenu.

—Folle que tu es ! dit M. Maldonne en lui tendant ses deux bras, qu'il retira aussitôt, par respect des convenances : apporte-nous de ce sirop de framboises que ta mère fait si bien.

Elle voulut répondre. Mais les mots n'obéissent pas toujours. On entendit d'abord un éclat de rire étouffé, puis une fusée de notes claire, débordantes, épanouies comme une chanson de printemps, qui diminua, s'assourdit, et s'éteignit dans le lointain : mademoiselle Thérèse s'était enfuie...

Elle revint, cinq minutes après, sans tablier, les manches baissées et la mine sérieuse, portant sur un plateau deux verres, une carafe d'eau fraiche et un carafon de sirop, le tout si propre, si net que, quand elle entra dans le rayonnement de la fenêtre, tous les massifs du jardin se mirèrent aux facettes du cristal.

Claude la regarda poser le plateau sur la table à ouvrage, se redresser, et se retirer derrière une chaise, les mains appuyées au dossier.

—Je vois, mademoiselle, dit-il, que vous êtes déjà initiée aux recettes du ménage.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, répondit Maldonne. Nous vivons ici assez loin de la ville pour nous considérer comme des campagnards. Nous en avons les goûts, et même quelquefois les défauts, ajouta-t-elle, en enveloppant sa fille d'un regard très doux, où il y avait une ombre de reproche.

—Voyons, mère chérie, est-ce bien grave ? reprit vivement Thérèse. Je vous croyais seuls. Je suis venue comme j'étais. Monsieur a bien deviné, allez ? N'est-ce pas, monsieur, vous avez deviné que je faisais des confitures.

- Du premier coup d'oeil, mademoiselle.

—A mes mains ? reprit-elle en étendant ses doigts, qui jouaient sur le dossier de sa chaise.

—Oui, mademoiselle. Et peut-on savoir quelle sorte de confitures ?

Elle eut un hochement de tête de commisération, pour une ignorance pareille, et dit :

—Mais de groseilles, monsieur ! En cette saison-ci, que voulez-vous que ce soit autre chose ?

Puis, subitement, ses yeux s'animèrent ; leur gravité d'emprunt tomba comme un voile, et la jeunesse, qui était derrière, la belle jeunesse limpide et hardie réapparut.

—Les groseilles, s'écria-t-elle, voilà un fruit que j'aime !

—Vraiment, mademoiselle ?

=Cela vous étonne, monsieur ?

- Un peu, je l'ai toujours trouvé médiocre.

—Et moi aussi, monsieur ! Mais ce n'est pas pour leur goût que j'aime les groseilles.

—Et peut-on vous demander pourquoi ?

—Parce qu'elles ont l'humeur égale. Avec elles on sait sur quoi compter. Tous les ans, cela donne, tandis que les abricots, les pêches, les cerises même, pour un coup de vent, pour une gelée, s'en vont en feuilles... Eh bien ! moi, j'ai une préférence pour tout ce qui ne trompe pas.

Elle était charmante, disant avec conviction ces choses fraîches.

—A la mode antique, et à votre santé, dit M. Maldonne, qui avait rempli les deux verres, et en levant le sien.

Claude s'inclina très légèrement, du côté de la maîtresse du logis. Et c'était un spectacle assez rare, ces quatre personnes contentes à la fois : madame Maldonne d'avoir loué son mari, le mari d'avoir un disciple, Thérèse de deviner l'hommage discret rendu à sa jeunesse, Claude de se trouver en pleine réussite de ses projets, au milieu d'aussi braves gens, groupés sous les ailes du pygargue que lui avait servi d'introducteur.

Le naturaliste, beaucoup moins oublieux que son hôte du prétexte sous lequel celui-ci était venu, détourna la conversation vers son sujet préféré. Il raconta, — ce ne devait être ni la première, ni la seconde fois, — l'histoire du coup de fusil qui lui avait valu ce trophée de chasse, principal ornement du salon. On fit tous ensemble, et sous sa direction, une station devant la cheminée. Là, sous une cloche de verre, il y avait un chef-d'oeuvre de patience et de goût : une collection d'oiseaux des îles, ou du pays, au plumage éclatant, posés dans toutes les attitudes de la vie, les ailes éployées ou croisées, mangeant, buvant, dormant inquiets au milieu de poussins vêtus, comme des graines de souci, d'un duvet plus long qu'ils n'étaient gros. M. Maldonne, mis en verve, ne tarissait pas. Il possédait une mémoire prodigieuse des circonstances, des lieux, des dates. L'auditoire suffisait à l'animer. Claude, souvent distrait, regardait à la dérobée ses voisines, penchées, Thérèse un peu moins que sa mère, écoutant toutes les deux avec l'attention de la tendresse que rien ne lasse. " Et cette alouette blanche ? " disait l'une. " Et ce guêpier doré ? " disait l'autre.

Cependant deux fois déjà, le bonnet d'une fille de charge, apparu dans l'entre-bâillement de la porte, s'était retiré devant un signe discret de la maîtresse du logis. La troisième fois, le bonnet entra. Il était précédé d'une assiette. Le dîner attendait. Claude battit en retraite, et personne ne le retint, bien que tous eussent du regret de le quitter. Mais la coutume, l'heure sacrée. O servitude naïve et forte.

—Nous nous reverrons ? demanda M. Maldonne.

Claude, avant de répondre, suivit des yeux Thérèse qui traversait l'appartement, pour aller pousser un battant de la fenêtre, flamboyant sous la lumière du couchant. Elle marchait sans bruit, la tête droite, son cou délicat ombré de mèches folles. Sans paraître y prendre garde, elle écoutait. Claude eut cette impression très nette qu'elle n'était pas indifférente à ce qu'il allait répondre. Peut-être eût-il éludé l'invitation et laissé l'aventure, n'emportant que le souvenir agréable de l'accueil qu'il avait reçu et l'image renouvelée, embellie, de cette enfant. La nuance d'attention qu'il crut saisir chez Thérèse, la grace aussi de cette tête un peu fière, qui se dessinait sur la baie lumineuse, en décidèrent autrement.

—Je crains, répondit-il, d'être un élève médiocre, mais je reviendrai volontiers.

—Convenu ! repartit le naturaliste. Vous me trouverez presque toujours, le soir, au jardin, où j'ai mon laboratoire, là-bas, vous voyez ?

—Le jardin, dit Thérèse à demi détournée, c'est ce qu'il y a de plus joli ici.

Claude fut sur le point de répondre :

" Oh ! non ! " Il le pensa. Et elle le devina. Il se sentit rougir. M. et madame Maldonne se demandèrent pourquoi. Ils n'étaient plus jeunes.

—Eh bien ! dit-il, je reviendrai, un soir après diner

Il salua les deux femmes, serra la main de M. Maldonne, traversa de nouveau, cette fois les yeux à terre, le bosquet qu'il avait tant admiré une demi-heure plus tôt, et se retrouva sur la route. Il s'étonnait de l'émotion vague qu'il éprouvait, et de ce qu'il avait été, timide en somme et un peu gauche. Ces gens très simples, par leur simplicité même, leur cordialité vraie, l'avaient jeté en dehors des phrases convenues. Il avait promis de revenir. Se proposait-il de devenir l'élève de M. Maldonne ? Non, ce n'était pas sérieux. Alors ? D'ordinaire ses actes étaient plus réfléchis. " Puisque je l'ai promis, se dit-il, je reviendrai. Mais je mettrai un intervalle entre cette première visite et ma seconde. " Il se rendait compte qu'il avait obéi, et c'était une résidive, à l'attrait de cette jeune fille d'un simple conservateur de province. Mais il n'insista pas, et chercha, sur la route, quelque chose qui pût lui éviter, vis-à-vis de lui-même, l'aveu complet de sa faiblesse.

A trente pas, un homme venait, vêtu de telle façon qu'il ne pouvait passer inaperçu, à cette heure et à cette place : jaquette claire ouvrant sur un gilet blanc, chapeau gris, cravate ornée d'une épingle.

Au moment où il croisa Claude, il le considéra attentivement, et reporta les yeux vers l'enclos des Maldonne. Il se demandait sûrement : " D'où vient-il ? " Claude pensa de même : " Où peut-il bien aller ? " Et quand il se fut éloigné de quelques cents mètres, à l'endroit où les premières masures s'élevaient au bord du chemin, il se détourna. Là-bas, devant le portail vert, l'inconnu s'était arrêté. Il avait le bras levé vers la sonnette, et, par-dessus son épaule, il regardait Claude.

V

Les semaines s'en vont vite, tant que le cœur de l'homme ne s'intéresse point à leur fuite. L'impression que la visite au logis des Pépinières avait faite sur l'esprit de Claude s'était effacée, ou plutôt elle avait disparu de la surface, comme les graines des fleurs fragiles dont se couvrent un matin les étangs. Elles tombent, invisibles, mêlées à mille débris de poussière que rien ne ramènera jamais du fond obscur où ils s'amassent. Elles sont confondues avec eux. Mais en elles un germe de vie est demeuré. Rien ne l'annonce, sur lui pèse la masse des eaux, agitée ou dormante, sans une tige, sans une feuille qui rappelle les végétations mortes. Il sommeille. Puis, un jour, de cet atome enseveli, un fil ténu s'élance. Il grandit, mystérieux encore, inaperçu. Nul ne reconnaîtrait en lui le passé qui revient. Et tout à coup, sans que rien l'ait révélée, une pointe d'or perce la surface, s'y épanouit en étoile, et dit aux rives : " Me voilà ! "

Claude à la fin d'août, fut rappelé à la ville par ses obligations d'officier de réserve. Pendant trois semaines, il se rendit à la caserne, à cinq heures du matin, sanglé dans son dolman, admiré des ménagères qui ouvraient les contrevents, salué par les hommes de garde, commanda le maniement des armes et quelques mouvements d'ensemble, savoura la douceur de l'autorité indiscutée, parla de la France avec plus de fierté, de la guerre avec des frissons d'espérance, et fut pris deux ou trois fois, tant il portait bien l'uniforme, pour un sous-lieutenant de "l'active." Vinrent les manœuvres. Ce fut un jeu pour un chasseur comme lui, rompu à la marche. Et certes, tant qu'elles durèrent, les cantonnements chez l'habitant, les réceptions dans les châteaux, les longues étapes où l'on cause, les batailles pour rire où le cœur saute pourtant de la même émotion que si les balles sifflaient, ne laissèrent pas à Claude un moment d'ennui. La veille au soir du désarmement, il éprouva, pour la première fois, un peu de lassitude, mêlée à un regret vague d'une carrière trop tard connue, trop tard aimée. La journée était finie, les hommes regagneraient le lendemain leurs foyers, lui-même il quitterait le galon d'or et les camaraderies bruyantes du régiment. Il se promenait, après le diner, triste de retomber dans l'habitude et le connu de la vie, quand le souvenir lui revint des Pépinières et du rendez-vous de M. Maldonne. Claude regarda, avec une complaisance involontaire, la tenue qu'il avait encore le droit de porter, leva les yeux pour s'assurer de l'humeur du temps, se sentit tout joyeux de constater qu'il faisait beau, et partit.

C'était un de ces soirs de septembre, où la lueur dorée qui traîne au couchant prolonge presque indéfiniment le crépuscule. Elle rayonne dans tout le ciel. Et si la lune monte alors au-dessus de l'horizon, il n'y a pas de nuit, mais un jour lunaire qui continue l'autre, et pose sa lumière bleue sur le sol tiède encore du soleil disparu. Claude allait, un peu ému, porté par une sorte d'espérance sans objet, et douce cependant. Il aspirait à pleins poumons l'haleine des crépuscules, qui grise les merles, et les fait chanter, certains soirs même après les premières étoiles. Des choses rimées, des débuts de romances fredonnaient dans sa mémoire. Quand il aperçut le bosquet des Maldonne, immobile au milieu de la campagne rase, les cimes des arbres encore touchées par la lumière et comme évanouies en elle : " Sous ces ombrages, murmura-t-il, à pas lents et rêveuse..."

Thérèse Maldonne se trouvait tout simplement au salon, quand Claude y entra, pas rêveuse du tout, assise près de la table qu'entouraient, avec elle, son père, sa mère et Robert. Celui-ci lisait à haute voix. En entendant la domestique ouvrir la porte et le cliquetis d'un sabre, il ferma le livre sur un de ses doigts. Les deux femmes s'étaient levées. M. Maldonne venait au-devant de Claude, l'air épanoui et les mains tendues.

—Cher monsieur, dit-il, vous nous surprenez agréablement. Je pensais que vous nous aviez oubliés... Permettez d'abord que je vous présente... Il se tourna vers Robert, assis de l'autre côté de la table : " Monsieur Claude Revel, un naturaliste amateur, un futur élève," puis, vers Claude : " Mon beau-frère, Robert de Kérédol."

—Je crois avoir eu l'honneur de rencontrer monsieur sur la route, lors de ma première visite, dit Claude, très aimable et s'inclinant.

M. de Kérédol se souleva, les mains appuyées aux bras du fauteuil.

—En effet, dit il poliment, c'est bien la seconde fois que nous nous rencontrons.

Cependant, au ton dont il disait cela, il était facile de deviner que la première lui eût suffi. Sans rien ajouter, il considéra Claude de la tête aux pieds, comme autrefois il examinait un soldat, aux revues du dimanche, sourit faiblement, et roula un peu son fauteuil en arrière.

Thérèse lui jeta un coup d'œil qui demandait : " Pourquoi vous retirer ? " Il ne parut pas s'en apercevoir.

Le cercle se reforma, sans qu'il y fût compris, près de la fenêtre par où venait le parfum violent des géraniums.

—Madame, dit Claude, debout et la main gauche retenant son sabre, je suis désolé d'interrompre votre lecture. Si je suis entré, c'est qu'on m'a prévenu que M. Maldonne ne se trouvait pas au jardin.

—Mais vous ne troublez rien, monsieur, je vous assure, dit madame Maldonne, en retouchant les plis du fichu de tulle noué autour de son cou. La lecture pourra se reprendre facilement... Désarmez-vous, je vous prie.

—Et asseyez-vous, dit M. Maldonne, que nous nous voyons un peu. Après quoi, nous irons tous deux causer histoire naturelle.

Claude sortit pour accrocher son sabre au porte manteau, puis revint s'asseoir à droite de Thérèse, en face de madame Maldonne.

—Croiriez-vous, monsieur, dit celle-ci, que nous lisions un conte !

=Il y en a de si sérieux, madame !

—Un conte de Daudet

—Un chef-d'œuvre, alors. On n'a rien écrit de pareil en prose du midi.

—N'est-ce pas, monsieur ? dit Thérèse, en considérant, d'un air d'admiration, ce bel officier qui parlait littérature. Je n'ai rien lu qui me plût autant. Il y en a un, surtout...

—C'est que nous avons chacun nos préférences, interrompit madame Maldonne, avec une certaine vivacité, résultat sans doute de discussions antérieures. Moi j'aime par dessus tout le conte des " Vieux." L'aimez-vous, monsieur ?

A continuer

Les Légendes du peuple Canadien à l'ombre de la Croix.

LA GUERRE AVEC LES IROQUOIS

Nos ancêtres ont eu à supporter quatre guerres avec les Iroquois.

Pendant près d'un siècle semblables aux premiers chrétiens, quand le matin ils voyaient lever le beau soleil du Bon Dieu ils ne savaient pas s'ils le verraient coucher le soir, car les Iroquois qui connaissaient tous les sentiers de la forêt, se cachaient durant le jour et pendant l'obscurité de la nuit ils fondaient sur les habitations canadiennes tuant, massacrant, pillant tout ce qui tombait sous leurs mains.

Nos ancêtres furent obligés de se construire des forts pour y trouver un refuge assuré pendant la nuit. Durant le jour quand ils travaillaient au champ, des sentinelles étaient placées à distance pour donner l'alarme en cas d'attaque, et même, malgré ces précautions, les rusés Iroquois savaient si bien se cacher à travers les souches, sous les débris de branches, de feuilles dont plus d'un pied couvrait le sol, qu'à chaque été, ils faisaient toujours un bon nombre de victimes.

Les forts que nos ancêtres construisirent furent si bien faits que pas un seul ne fut pris par ces intrépides sauvages. Une jeune fille qui n'avait que 14 ans, comme on le verra plus tard, enfermée dans un fort où il n'y avait pas un homme, put pendant toute une nuit, tenir à distance une bande d'Iroquois qui venaient de tuer une douzaine de nos ancêtres sortis le matin pour aller ensemencer leurs champs.

Ces forts étaient construits en bois. La palissade extérieure n'était rien autre chose que de gros arbres tout ronds desquels on enlevait l'écorce et qu'on plantait presque droits pour empêcher les sauvages de les escalader.

Ces forts étaient entourés de larges fossés. Ils étaient construits sous les ordres du Seigneur par ses censitaires qui, à l'abri de ces forteresses improvisées trouvaient protection et sécurité.

A cause de ces Iroquois, nos ancêtres ont eu à souffrir même de la faim. Il y eut un temps où les travaux des champs étaient devenus presqu'impossibles et les communications très difficiles. Entre Montréal et Québec, les voyageurs étaient obligés de tenir leurs embarquations au milieu du fleuve, car dès qu'ils voulaient longer le rivage, ils étaient sûrs de tomber dans une embuscade. Ces guerriers iroquois n'étaient pourtant que deux mille.

Il n'y avait qu'un moyen de les réduire : aller porter la guerre chez eux et incendier leurs bourgades, comme le firent les Américains plus tard.

Champlain avait demandé à la Mère Patrie seulement 120 hommes du métier, auxquels il aurait joint 5,000 Algonquins qui brûlaient du désir d'aller venger le sang de leurs compagnons d'armes, on lui refusa ce secours. On écrivait lettres sur lettres : les pères Jésuites suppliaient au nom des âmes et les colons au nom de leurs enfants. Mais la France officielle était sourde. Pendant que l'Espagne colonisait l'Amérique du Nord, la France demeurait dans ses étroites limites, déchirée audedans par des factions et menacée au dehors par de puissances rivales.

La province de Québec a fait la même faute de nos jours ; il était bien facile à l'élément français d'avoir la prépondérance dans l'Ouest canadien. 50,000 des nôtres dans le Manitoba assuraient le double triomphe de la langue française et des écoles catholiques. On semble maintenant réparer la fauté commise. Tant mieux. Mais revenons à nos ancêtres et assistons aux souffrances de leur long martyre.–

On a déjà vu que les Iroquois étaient en guerre avec les autres nations sauvages depuis probablement des siècles avant l'arrivée de nos pères.

Nous avons vu Champlain, notre *fondateur*, aider les Montagnais et les Hurons à défendre leur patrie. Maintenant nous allons voir les Iroquois devenir les agresseurs.

Les cinq nations iroquoises, l'une après l'autre et quelquefois toutes ensemble, vinrent porter la destruction et la mort parmi nos premiers pères pendant près d'un siècle, si l'on excep te 18 ans de repos,

A la ville de Trois-Rivières, fondée en 1634, il y avait un poste de traite et deux de nos ancêtres, Thomas Godefroy et François Marguerie, qui étaient allés au service de la compagnie, rencontrer les sauvages pour les emmener traiter a Trois-Rivières, furent pris pendant une nuit du mois de février en 1641.

Voici ce qui était arrivé. Un chef iroquois avait assemblé ses guerriers sur les bords du lac Champlain :

–Guerriers, dit-il, avez-vous du cœur ?

A ce mot, des trépignements ou mieux des hurlements s'échappent de toutes les poitrines. Une vingtaine de braves s'en vont nu-pieds marcher sur des charbons ardents. Un autre s'ouvre les mâchoires, se perce une joue de part en part, passe un bois enflammé dans la plaie pour cautériser y introduit une corde et va se suspendre à un arbre. Un jeune homme, fou de rage belliqueuse, simule un combat avec un arbre qu'il suppose être un de nos ancêtres et sur l'écorce duquel il avait dépeint un visage "d'homme pâle." De son couteau, il lui crève les yeux, il lui brûle les lèvres avec un tison d'orme enflammé, lui écrase la tête à coup de massue, puis se jetant avec frénésie sur l'arbre, de ses dents il déchire l'écorce, et de sa bouche écumante de rage, il jette au pied du chef le reste des chairs supposées palpitantes de sa victime, Mais suivez des yeux ces deux colosses qui se traînent dans la neige, par moment s'arrêtant, puis ensuite sautant à la manière des lièvres et allant se cacher derrière un arbre, pour s'élancer de nouveau dans l'espace avec la vitesse du chevreuil. Dans leur course ils décrivent un circuit et arrivent à l'improvisteur deux sauvages qu'ils terrassent et font prisonniers, qoulant faire comprendre au chef que c'est ainsi qu'ils saisiront les Français. Le chef qui avait assisté témoin impassible à ce combat simulé, convoqua ses guerriers en conseil. Il alluma son calumet des conseils et avec une dignité vraiment royale, il lança trois bouffées de petun vers les quatre points cardinaux ; chacun des conseillers en fit autant au milieu d'un silence de mort, non seulement de la part des membres du conseil, mais de toute la tribue.Chansons, danses, conversations avaient cessé ; on avait même muselé les chiens pour les empêcher d'aboyer : le moindre bruit pouvait distraire "l'esprit des conseils." "Camarades de guerre, dit le chef, les hommes au visage pâle qui viennent de l'autre côté des grandes eaux, ont donné la main à nos ennemis mortels, les Algonquins, ils ont de longues baguettes creuses en fer qui vomissent le feu et le plomb sur nous. Il n'y a qu'un moyen de les réduire, c'est les saisir avant qu'ils se mettent en défense. Rendons-nous donc au pays de nos ennemis par de longs détours dans la forêt épaisse et attendons les à leur passage le long du grand fleuve. Tuons tous les hommes, toutes les vieilles femmes et tous les enfants, nous n'épargnerons que les femmes et les filles vigoureuses qui peuvent travailler, porter nos fardeaux et nous servir d'esclaves.

A continuer

Impressions de Paris.

Notre distingué confrère du *Manitoba Free Press*, M. J. W. Dafoe, qui voyage en Europe, s'est trouvé à Paris pour la fête du 14 juillet. Il donne, dans son journal, ses impressions sur la capitale de la France et nous ne pouvons résister à la tentation de reproduire quelques extraits de sa lettre.

"Dans la soirée du 14 juillet, dit M. Dafoe, Paris offre aux regards une scène inoubliable et encore que le lendemain, les journaux aient critiqué la célébration de la fête nationale et la tiédeur de la population, les foules qui encombraient les rues, les boulevards, nous ont parues pleines de gaieté et d'enthousiasme.

"Tout Paris était dehors ; ce n'est pas par milliers, mais par millions qu'on aurait pu compter les foules. Omnibus, voitures, tramways, tout était arrêté, noyé dans cette vaste multitude composée de tous les éléments, de toutes les classes, depuis la grande dame forcée d'aller à pied, jusqu'au plus petit gamin. Ceux qui prétendent qu'à Paris il n'y a pas d'enfants, auraient reconnu leur erreur en voyant cette nuée de marmots de tous les âges, les uns poussés dans leurs petites voitures, d'autres traînés par la main, d'autres encore, prosque ment endormis sur l'épaule de la maman.

"Naturellement, dans les cafés et sur l'asphalte, toutes les tables sont prises. Hommes et femmes boivent un vin léger et c'est un fait remarquable que je n'ai pas vu, durant la soirée—sauf dans les petites heures, alors que les neuf-dixièmes de la population était dans son lit—une seul homme ivre, une seule querelle. La foule m'a paru composé de gens respectables sortis du domicile pour voir les feux d'artifice, les danses en plein air et rencontrer des connaissances.

"La scène pouvait paraître étrange aux yeux d'un anglo-saxon qui regarde Paris comme une ville uniquement occupée à s'amuser. Une certaine classe de la littérature française, aussi bien que certains artistes ont fait beaucoup pour donner au peuple français cette mauvaise réputation. Rien n'est plus faux, cependant. Paris s'occupe d'abord de gagner son existence. Le pain quotidien est le principal souci de la population ici, comme dans toutes les autres villes du monde. C'est l'infime majorité des parisiens qui peut se payer le luxe de la grande vie. Paris donne à ses visiteurs tout ce qu'ils y viennent chercher. Le studieux, le penseur, y trouvent le calme et le recueillement, comme le libertin et le gaspillard sont à même de faire la vie et de jeter l'argent par les fenêtres. Il faut ajouter cependant que cette manière de faire à Paris n'est pas en évidence et Paris est plus propres et plus respectable que Londres, du moins en apparence.

"Le français est, en général, prudent, laborieux et économe. Il ne rêve pas de conquêtes et de révolutions. Il aime les beaux discours, mais ne se laisse pas emporter par l'éloquence au-delà des bornes de l'administration. Le temps est passé où le peuple aspirait après la gloire des armes. La France se tient sur la défensive. Elle est riche et prospère. Sa belle armée et sa splendide marine et, par-dessus tout, le patriotisme convaincu du peuple la mettent à l'abri de toute crainte d'invasion. L'esprit guerrier de la France s'est assagi, et je crois que si jamais la question du désarmement européen prend corps, c'est elle, avec l'Angleterre, qui donnera l'exemple."

Conférence Pan-Américaine.

La séance de cloture a eu lieu hier, au milieu de démonstrations d'amitié.

Rio de Janeiro, (Brésil)—La conférence pan-américaine de 1906 s'est terminée la semaine dernière. Le baron de Rio Branca, ministre des Affaires Etrangères du Brésil, a prononcé le discours de clôture, Il dit que le Brésil est heureux que la conférence ait été tenue ici et que ces séances se terminent au milieu de démonstrations de paix et d'amitié. Il est certain que le résultat de la conférence sera le maintien de la paix dans l'Amérique du Sud.

Senor Riquelme, du Chili, a lu une dépêche du président Riesco, remerciant la conférence des sympathies qu'elle a exprimées à l'occasion du tremblement de terre qui a dévasté son pays.

Sénor Namilez, de la République Argentine, parla des sentiments de paix et de bonne volonté qui ont été exprimés au cours des séances de la conférence.

Après la clôture de la conférence, il y eut bal à l'hôtel du ministre des Affaires étrangères.

Quelques-uns des délégués sont partis aujourd'hui pour retourner dans leurs foyers et tous seront partis d'ici le 5 septembre. La plupart des délégués américains retournent par voie de l'Europe.

M. J. Walker Martinez, ministre du Chili à Washington, doit se retirer du service diplomatique. Bien que son parti ait été défait aux dernières élections, on lui a demandé de rester à son poste, mais il persiste dans sa détermination, allégant que ses affaires personnelles demandent toute son attention. Son successeur n'a pas encore été choisi.

Divorce à l'horizon

Paris. — Le correspondant du *Temps* à Londres, lui communique l'information suivante : On parle beaucoup à Stockholm et à Londres, d'un divorce qui doit avoir prochainement lieu dans la famille royale de Suède. Il s'agit du prince Gustave-Adolphe, petit-fils du roi Oscar et fils aîné du prince royal de Suède, et de la princesse Marguerite, fille aînée du duc de Connaught, nièce du roi Edouard VII. C'est la princesse qui a pris l'initiative de l'action en divorce.

La princesse Marguerite se trouve actuellement avec son fils, âgé de huit semaines, en Angleterre. Quant au prince Gustave-Adolphe, et est allé rejoindre le corps d'armée qu'il commande en province.

Après les manœuvres, le prince se rendra lui aussi en Angleterre où il doit avoir une entrevue avec la princesse,

C'est de cette entrevue que dépendra en dernier lieu la tournure que prendront les choses.

Rappelons à ce propos que l'union du fils du prince royal de Suède et de la nièce du roi d'Angleterre est de date toute récente : elle fut célébrée le 15 juin 1905.

En dehors des motifs personnels, les raisons politiques ne seraient pas étrangères à la rupture annoncée.

Depuis la scission entre la Suède et la Norvège, en effet, l'hostilité la plus vive contre l'Angleterre règne à la cour de Stockholm — ce qui rend la situation de la nièce d'Edouard VII particulièrement délicate.

Un canal qui déborde

St-Paul, Montréal, 28 aout. — Par suite de l'abordage d'une écluse par le vapeur " Dundurn " de la " Hamilton Montréal Navigation Co. " le Canal Lachine a débordé. Les dégats causés par cet accident ne peuven encore être évalués mais ils seront très considérables. Un torrent d'eau, large de 125 pieds et haut de 8 pieds a parcouru une partie de la ville emportant tout sur son passage. De nombreuses manufactures ont subi de forts dommages, entre autres la " Ogilvy Flour Mill ", la " Canadian Horses Nail Co. ", la " Consumer's Cordage ", la Harvest Tool Mfg Co. ", Shearer Brown Tool Mills Co. ", la " Belding Paul and Co. ".

Environ 2000 ouvriers seront forcés de chômer pendant un temps plus ou moins long.

La navigation est interrompue et ne pourra être reprise que dans quelques jours, lorsque l'écluse abordée et celle que le courant a emporté seront réparées.

Une révolte d'Indiens dans la Colombie Britannique

Une dépêche de Vancouvert annonce que les Indiens de la Tribue des Bakins est en pleine révolte.

Contrairement aux lois qui régissent la pêche au Saumon, les Indiens de cette tribue ont bâti des barrages sur la Skeena River, pour prendre plus facilement le poisson qui doit assurer leur subsistance durant l'hiver.

Les gardes pêche sont intervenus pour faire démolir les barrages, mais les Indiens les ont attaqués.

Une compagnie de la milice a l'effectif de cent hommes équipés en guerre va être dirigée contre la belliqueuse tribue.

L'Ile de Robinson Crusoe

Lima.—Le tremblement de terre a fait disparaître de la surface des eaux l'île de Juan Fednandez, située sur les côtes chiliennes. Cette île, qui appartenait au Chili, fut rendu célèbre par l'ouvrage de Daniel de Foo intitulé " Robinson Crusoe." Comme celles des Galapagos, cette île était très montagneuse et son territoire n'était que partiellement exploité.

Chronique Locale

M. V. G. Proulx, maire suppléant de Montréal, accompagné de M. M. Laporte, D. Laliman et E. S. Dajenais étaient nos hôtes la semaine passée. Ils étaient descendus à l'Hôtel Alberta.

Notre aimable maire M. May s'est mis très obligeamment à leur disposition et a fait visiter notre ville en automobile.

Monsieur Valiquette, agent d'assurance et d'immeubles, a été victime d'un grave accident dans la soirée de lundi.

Il se promenait en buggy avec sa femme et deux enfants, lorsqu'un brancard s'étant détaché, le cheval prit peur et s'emballa, quelques instants après, le deuxième brancard cassa. M. Valiquette qui tenait solidement ses guides fût violemment projeté à terre et traîné sur une assez grande distance avant qu'il puisse lâcher les guides.

Dans sa chute il s'est blessé à la tête, de plus il souffre de douleurs internes.

Conduit chez lui par quelqu'un de ses amis témoins de l'accident il a dû s'aliter.

Nous faisons des vœux pour son prompt rétablissement.

Son excellence Lord Grey accompagné de Lady Grey, leur fille, Lady Sybil Grey, et leur fils Howick sont arrivés à Edmonton dimanche matin. Son excellence le gouverneur général et sa famille parcourent le Canada dans tous les sens en s'arrêtant dans toutes les villes et tous les lieux offrant quelque intérêt.

Après avoir assisté au Saint office dans l'Eglise Episcopale, leurs excellences allèrent déjeuner dans leurs train spécial puis allèrent à St.-Albert en automobile.

Lundi matin elles visitèrent les magasins de fourrure de M. M. Révillon frères. Le gérant de cette importante branche du commerce de cette maison fit en quelques mots l'historique des belles fourrures et notamment de la collection de renards argentés que possède la maison.

Après avoir visité les points les plus intéressants de notre ville les promeneurs partirent pour Strathcona en automobile et de là prirent leur train spécial pour continuer leur excursion vers le Sud.

On s'occupe activement de doter l'Alberta de deux nouveaux juges ce qui portera à cinq au lieu de trois le nombre de juges et apportera un soulagement désirable dans les affaires judiciaires.

MacLeod et Lethbridge sont faits chacun le centre d'un district. Par ce fait le district de Calgary se trouve réduit. La Portion de la province située au Nord de Millet entre dans le district d'Edmonton.

Les juges actuels pour l'Alberta sont, juge en chef Scott et le juge Harvey. M. C. A. Stuart et N. O. Beck seront tout probablement désignés pour remplir les nouvelles fonctions.

La Fanfare St.-Jean-Baptiste dont on connait le repertoire si varié est en mesure d'accepter tous les engagements musicaux qu'on voudra bien lui proposer.

S'adresser à M. R. Duplessis, directeur en chef, ou à M. Thos Girard, COURRIER DE L'OUEST.

NAISSANCE — Mercredi, le 29, août, l'épouse de M. Henri Emile Patnaude un fils qui a reçu au baptême les noms de Rosario Emile Uldège. Parrain et marraine, Mde et M. Perras de Morinville grands-parents de l'enfant.

L'honorable M. Thibeaudeau, Sénateur, père de M. Thibeaudeau le distingué directeur du Crédit Foncier Franco-Canadien est arrivé à Edmonton depuis quelques jours. Il est accompagné par le Dr Lachapelle, M. Thibeaudeau est Sénateur depuis 1878 au moment de son élévation à cette dignité il n'était âgé que de 35 ans. Libéral dans toute l'acception du terme il a toujours secondé la politique si bienfaisante du gouvernement de Sir Wilfrid Laurier.

Madame P. E. Lessard et sa petite fille qui étaient allés passer quelques mois dans la Province de Québec sont arrivées hier au soir par le C. N. R.

Monsieur Auguste Lessard attaché à l'administration de notre Journal, accompagné de sa toute jeune femme sont rentrés à Edmonton hier soir après avoir accompli un excellent voyage de noces.

Morinville

Il nous arrive toujours quelques nouveaux colons. Plusieurs se dirigent vers l'Ouest du côté de la Rivière Pembina. Il y a de belles terres à prendre. Plusieurs Canadiens y sont déjà établis. On a même déjà fixé l'endroit où sera le futur village, on parle même d'y construire une chapelle avant longtemps. Avis aux nouveaux venus et aux jeunes gens désireux de se faire un *home sweet home*.

Notre colonie s'accroit sans cesse. M. Payment vient d'acheter dans le village l'ancien emplacement de M. E. Chevigny ainsi qu'une des terres de M. Gouin.

M. Gélinas de Verny, Ont., vient d'arriver aussi, et a les yeux sur une de nos belles propriétés. Deux de ses frères doivent venir le rejoindre.

M. Longpré est actuellement l'hôte de M. G. Bigras. Il visite des terres et trouvera certainement ce qu'il lui faut

M. Riopel de Calumet, Mich., est venu passer quelques jours ici Il est reparti enchanté et se propose de revenir au printemps prochain avec plusieurs de ses amis. Ils seront les bienvenus.

La conséquence de la venue de tant d'étrangers dans notre petite ville est l'augmentation du travail de notre ami M. A. Gouin, agent d'immeubles. Il est très occupé à faire visiter des lots de village et des terres à culture. Nous en sommes enchantés car son succès est dû à la prospérité de notre groupement.

M. Hector Loiseau d'Edmonton était ici dimanche dernier. Nous avons été heureux d'entendre sa voix à la grand'messe.

M. Louis Boissonneaux est venu passer parmi nous le dimanche et la fête du travail.

Madame Elzéar Bourgeois garde sa chambre depuis quelques semaines, elle a été gravement malade, nous sommes heureux d'apprendre qu'elle est maintenant en bonne voie de guérison. Mde Bourgeois est soignée par M. le Dr Quesnel.

Au commencement de la semaine M. Cyrille Bourgeois et son fils étaient de passage ici.

Quelles difficultés pour avoir des hommes pour aider à la moisson. Déjà les propriétaires des batteuses s'occupent d'engager leurs équipes mais ils ne trouvent pas d'hommes. Une autre année ne sera-t-il pas opportun de faire venir des ouvriers de la province de Québec ou d'ailleurs comme le font certaines provinces de l'Ouest.

Mercredi dernier M. M. Ovide Desroches et Joseph Riopel nous quittaient pour retourner au Séminaire de St-Albert dans le but d'y poursuivre leurs études classiques.

Ces jeunes gens ont passé de bonnes vacances, c'est maintenant le temps du travail et de la discipline. Nos meilleurs souhaits de succès.

Beaumont.

Mardi dernier, M. Pierre Roberge conduisait à l'autel Mlle Léa Dubord, fille d'Alfred Dubord. La bénédiction nuptiale a été donnée par M. le Curé de la paroisse au milieu d'une grande affluence de parents et d'amis.

Pour cette occasion l'église était magnifiquement ornée. L'orgue était tenu par Mme Joséphine Moreau et plusieurs jeunes filles prêtèrent leur concours au chant. Mlle Berthe Ouimet se fit remarquer par l'exécution de magnifiques solos.

La famille Wilfrid Ouimet a eu une heureuse surprise, samedi dernier, M. Elphège Dagenais, échevin et promaire de Montréal, accompagnés de MM. Proulx, Lalonde et Laporte furent conduits à Beaumont par M. le maire d'Edmonton. Ces messieurs furent reçus avec une affabilité charmante.

M. Bernard Charest vient de vendre sa propriété, à quatre milles du village, pour la modique somme de $3,200. M. Charest doit se fixer dans le village même.

La récolte est magnifique, le grain est coupé ; on pense que la semaine prochaine le battage sera commencé. On s'attend à ce que le rendement par *acre soit extraordinaire*.

Le Rév. M. Normandeau, curé de St. Emile, était de passage ici dimanche dernier.

Il a célébré la Grand'messe et fait le sermon de circonstance, sermon très pratique et goûté par tout le monde.

Nous serions heureux de voir un forgeron se fixer parmi nous ; il serait assuré de faire de bonnes affaires.

Le cathéchisme de la première communion est commencé depuis le 3 septembre.

Le tirage d'une bourse au profit de l'église, qui devait avoir lieu le 2 septembre, a été remis au 2 octobre.

Le 2 et 3 octobre prochain les jeunes gens de Beaumont donneront une séance récréative, avec concert exécuté par quelques étrangers, entre autres l'orchestre de mandolines des jeunes filles indiennes d'Hobbéma. Il faut entendre ces jeunes indiennes.

Fort Saskatchewan

Son Excellence Lord Grey est descendu au Fort Saskatchewan, où il a passé quelques heures, La Police à Cheval, en grande tenue, et la majeure partie des habitants du Fort Saskatchewan étaient à la gare pour le recevoir. A peine descendu du train, Lord Grey est monté à cheval et, accompagné d'une escorte nombreuse, s'est dirigé vers le pont du C. N. R. qu'il a franchi pour rentrer au Fort Saskatchewan en traversant la rivière à l'aide du bac.

Lamoureux

Les récoltes sont mûres, et bientôt les moissons seront terminées ; déjà on voit le grain en quaintaux sur un grand nombre de champs. Tous les cultivateurs sont satisfaits. L'avoine est splendide et d'un fort rendement ; le blé est très beau, malheureusement il est en quantité moins grande qu'on n'aurait pu l'espérer au printemps, car si l'on s'en souvient, c'est surtout lui qui a souffert des atteintes des vers.

D'une façon générale tous les cultivateurs se plaignent du manque de main-d'oeuvres. S'ils avaient eu, en temps et lieu, le nombre de bras suffisants, depuis déjà longtemps les moissons et les foins seraient terminés.

Fort heureusement la nature se montre clémente.

La Fête du Travail.

C'est avec un éclat inacoutumé que la fête du travail a été célébrée lundi dernier. Cependant elle a failli être compromise par le temps qui s'est montré très maussade. Contrariant l'exécution du programme, l'abondante averse qui est tombée de 3 à 4 hrs de l'après-midi a empêché le match de baseball entre les équipes de Calgary et Edmonton. Ce contretemps a été très regrettable car les athètes étaient *en excellente forme* et nous promettaient des joutes captivantes. La plus intéressante des manifestations de la journée fut certainement la grande parade du matin. Plus de cinq cents artisans et hommes d'affaires de notre citée formaient sur deux files un cortège imposant qui donnait la note précise sur ce qu'est la vie sociale dans nos contrées favorisées. Tableau remarquable on s'affirmait nettement l'union intime du travail intellectuel qui conçoit et du travail manuel qui exécute.

En tête du cortège marchait notre Honorable maire M. May accompagné par une délégation du Conseil Municipal.

Durant tout le parcours, sur lequel se pressait une foule énorme et sympathique les fanfares d'Edmonton et de Strathcona ne cessèrent de jouer les plus entraînants morceaux de leurs repertoires. Portant les emblêmes de leurs professions, marchaient les manoeuvres, latteurs, coiffeurs, plombiers, forgerons, charpentiers, etc.

Les chars allégoriques de W. Cambell, boulanger, Johnson & Warren, briquetiers et constructeurs et "The Strathcona Brewing and Malting Co.," tous trois splendidement décorés fermaient le cortège avec l'équipe des pompiers de notre ville et leur matériel.

Après la parade, les équipes de Strathcona et Edmonton se rencontrèrent pour un match de lacrosse.

La victoire resta aux équipes de Strathcona par un scorse de 10 à 2.

Malgré le grand nombre d'automobiles qui sillonnent la ville, deux seulement avaient pris part à la parade. Mais ils étaient en revanche décorés avec tant de bon goût et de richesse qu'ils ont suppléé au nombre, MM. Moser & Rider ont obtenu le premier prix M. Watt le second.

Les courses à pied dans lesquelles se sont rencontrés les meilleurs athlètes de la région ont donné les résultats suivants, :

100 verges	1e Sullivan
	2e Tull.
temps 12 "	
440 "	1e J. Hornby
	2e Watt.
Courses au sac	1e R. Watt
	2e B...
+ Courses des petits	garçons :
	1e Gainer
	2e Barber
	3e Cairney.
+... 120 vgs,	1e Pegan
	2e Hornby.

Conseil-de-Ville.

Les endroits de passage du C. P. R. ne sont pas encore décidés.

La ville va demander à la commission des chemins de fer de visiter Edmonton pour aider le Conseil a trouver une solution pour le Dépôt-union.

Le rapport du comité nommé par le Conseil pour conférer avec le superintendant Jameson en ce qui concerne le passage du C. P. R. dans les avenues Athabasca, Peace et Mackinzie est préparé. Il allait être soumis au Conseil Municipal quand une heure avant la séance arriva un télégramme de M. Jameson demandant un délai pour la communication du rapport municipal afin de permettre à la compagnie de soumettre un rapport spécial au Conseil. Le délai demandé a *été accordé*.

L'échevin Calhoun a demandé que la ville prit l'initiative d'inviter la Commission des chemins de fer qui est maintenant à High River, en route pour la côte, à venir visiter Edmonton. La proposition a été adoptée.

AUGMENTATION DE SALAIRE.

L'union des ouvriers a adressé une demande au Conseil municipal pour obtenir une augmentation de salaire et une diminution dans les heures de travail.

Soit le salaire porté à $2,50 et la journée de travail ramenée à 8 heures.

L'examen de cette demande a été renvoyée à la semaine prochaine, et l'union a été priée d'envoyer des délégués pour discuter le bien-fondé de la demande.

Les commerçants, agents d'affaires, financiers, qui cherchent à attirer l'attention du public à l'aide de pancartes au-dessus du trottoir, devront chercher un moyen, sinon plus commode, du moins plus esthétique.

Le Conseil municipal, dans sa dernière séance, a décidé que toutes les pancartes devraient disparaître dans le plus bref délai. C'est sur la proposition de l'échevin Calhoun, fortement appuyée par l'échevin Picard, que cette décision a été prise.

M. Picard fit une description très spirituelle sur l'aspect des rues et plus particulièrement de la Jasper.

Les rues, dit-il, ressemblent vaguement à un jardin d'enseignes, il y en a de petites, de grandes, de longues, de courte, d'épaisses, de maigres, de rouges, de blanches, de vertes, de jaunes, de colorées, de criardes, de flamboyantes, de bruyantes, de modestes, etc.

La vue est obstruée par une si riche floraison d'enseignes et si on ne les enterre pas nous devrons nous doter de cous de caoutchouc ou des cous de cygnes pour pouvoir obtenir une vue perspective.

Il va sans dire qu'avec de pareils arguments la proposition de l'échevin Calhoun fut adoptée.

Le rapport de la commission chargée d'examiner la question de l'eau potable a été lu à la dernière réunion du Conseil municipal.

Faisant ressortir l'augmentation rapide de notre population et le besoin d'eau toujours croissant, ce rapport se prononce en faveur de l'installation d'une pompe devant fournir cinq millions de gallons en addition à la station actuelle. La demande des soumissions devrait être faite pendant l'automne de façon à ce que la pompe fut prête à fonctionner l'été prochain. Le rapport demande que la bouche aspirante de la nouvelle pompe soit placée en aval de celle existant déjà pour que l'eau soit plus pure.

M. l'échevin Picard fit alors remarquer que la ville devrait s'abstenir d'installer quoi que ce soit à l'endroit actuel de la prise d'eau, jusqu'à ce qu'il soit vraiment établi que l'installation permanente sera là. Personnellement il est d'avis que la station perminente devrait être placée beaucoup plus en aval de la ville, probablement sur le "Groat Estate."

Prenant cet avis en considération, une commission d'étude, dans laquelle est compris l'ingénieur de la ville, a été nommée.

Marché d'Edmonton

PAILLE	$4. la ton.
FOIN	$ 10. à $16.
MIL,	$12. à $16.
AVOINE	20 à 25cts.
PAILLE	$4.
OEUFS	20 à 22½cts.
BEURRE	12½ à 20cts.
CHARBON	$3.50 à $4.
PATATES	40 à 50cts.

Les récoltes sur le parcours du C.N.R.

Chipman. — Les récoltes avancent beaucoup et la plus grande partie du grain est déjà coupé. La température est des plus favorables. Encore une semaine de beau temps et tout le grain dans cet endroit sera en quintaux.

Paynton.— Les moissons sont toutes finies et l'on se prepare pour commencer les battages bientôt, tous les fermiers sont dans la jubilation, car les récoltes se sont faites en bonnes conditions.

Petites Annonces

On demande — Un jeune homme pour apprendre le métier d'imprimeur. S'adresser au COURRIER.

On demande — Une jeune fille pour apprendre le métier de compositeur-typographe. S'adresser au COURRIER.

On demande — de centaines d'hommes et de femmes, tout de suite. Ouvriers, mécaniciens, gens de métier, etc. Positions permanentes. S'adresser à : Edmonton Agencies, 746 Première Rue, Edmonton, Alta.

A vendre — Un intérêt dans une bonne maison d'épiceries, faisant de bonnes affaires à Edmonton. $1500., conditions faciles. S'adresser par lettre à J. B. T. aux soins LE COURRIER DE L'OUEST, Edmonton, Alta.